

Université de Montréal

Encore

*suivi de*

Les « monstrueuses anomalies » du *Bleu du ciel*

par

Ji-Yoon Han

Département des littératures de langue française  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences  
en vue de l'obtention du grade de Maîtrise ès Arts (M. A.)  
en littératures de langue française  
option recherche-crédation

août 2010

© Ji-Yoon Han, 2010

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :

Encore

*suivi de*

Les « monstrueuses anomalies » du *Bleu du ciel*

présenté par :

Ji-Yoon Han

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

M. Michel Pierssens

président-rapporteur

Mme Catherine Mavrikakis

directrice de recherche

Mme Andrea Oberhuber

membre du jury

## RÉSUMÉ

*Encore* est le récit d'une jeune femme hantée par un avortement qui lui semble n'avoir jamais eu lieu et pourtant se rappelle sans cesse à elle, comme un mauvais rêve. C'est l'histoire de son désir, écrite contre la domestication de son corps, et par laquelle elle tente de se réapproprier le néant de son ventre et d'y faire apparaître les traces de sa mémoire.

Mon essai porte sur *Le Bleu du ciel* de Georges Bataille, dont j'ai voulu interroger les « monstrueuses anomalies » — expression qu'emploie Bataille lui-même dans la préface de son livre. Comment faire un *monstre* de récit, comment transgresser la loi d'un genre réputé sans contrainte ? Mon projet aura été de mettre en évidence, plutôt que la monstruosité de l'histoire racontée, le travail, ou la *besogne*, dans l'écriture de ce récit, de l'*informe* et de la *chance*, termes que j'emprunte à Bataille et sou mets au jeu de sa fiction.

Mots-clés : Georges Bataille, informe, chance, récit, rêve, avortement, mémoire, jouissance, féminin, Médée.

## ABSTRACT

*Encore (Again)* tells the story of a young woman haunted by an abortion, which she thinks has never happened to her, and yet keeps hounding her, especially in her dreams. This is the story of her desire, held against the domestication of her body, and through it, she tries to repossess her womb and make the traces of her past appear, beyond the visible.

My essay addresses the « freakish anomalies » of Georges Bataille's *Blue of Noon (Le Bleu du ciel)*, as Bataille himself qualified his novel in his preface. How to transgress a genre that has no law, no constraint ? Rather than analyzing the freakishness of the narrative or the characters, I have tried to understand how writing was here performed, or *tasked*, by *formless* and *chance*, two concepts that I have borrowed from Bataille and confronted to his fiction.

Key-words : Georges Bataille, formless, chance, novel, dream, abortion, memory, *jouissance*, feminine, Medea

## TABLE DES MATIÈRES

Identification du jury.....	p. ii
Résumé et mots-clés (français).....	p. iii
Résumé et mots-clés (anglais).....	p. iv
Remerciements.....	p. vi
<b>Encore</b> .....	p. 1
<b>Les monstrueuses anomalies du <i>Bleu du ciel</i></b> .....	p. 70
Notes.....	p. 101
<b>Bibliographie</b> .....	p. 104

## REMERCIEMENTS

Ce mémoire serait demeuré à l'état d'une stérile obsession sans la générosité et l'immense pouvoir d'affirmation de ma directrice, qui a soufflé ma peur d'écrire et de jouer avec mes vieux démons.

Catherine, vous m'avez donné la licence et la foi : grâce à vous, j'ai pu me tenir parole, mais surtout, j'ai appris à *en rire* comme une baleine.

Je tiens également à remercier mon mari, qui a été d'une patience et d'un amour sans limites, dès avant le premier jour, jusqu'au moment d'imprimer ces pages. Sans lui, jamais je n'aurais réussi à imprimer convenablement les étiquettes de couverture.

Jean, tu m'as accordé la grâce de croire sans voir, et n'as eu de cesse de nourrir mon désir. Je te dois chaque instant où dans la nuit j'ai fini par connaître le bonheur d'écrire, *quand même*.

Encore

J'entre par la porte d'Hypnos dans la maison solitaire. Nulle vie dans les failles des pierres en attente : la terre a soif autour de Médée, dans ses jardins – sous scellés. Les larmes des ultimes déceptions se sont évaporées, ne laissant plus à vif sur la peau qu'une trace brûlante et salée, constellation en grains d'amertume. Les eaux tarissent depuis des millénaires, les golfes, les détroits, fendus par l'isthme de l'arrogante cité. Agonie des mers. J'ai traversé toutes les contrées, toutes les tempêtes, à la barre du navire de Jason, la fuite irriguait notre amour, j'ai cru que le limon rouge et l'écume fileraient toujours sous nos étraves. Hélas ! Le fourbe veut rentrer chez lui et me traîne comme une proie dans l'ancre de ses lois. Corinthe : *terminus*. L'horizon s'est fermé à mes visions sans élan. Mon sang s'éploie, se fige. J'ai soif, tellement soif ! Et je me suis engouffrée sans le voir dans cette prison stérile, qui m'ôte le sommeil et la vie. Qui pourra dénouer l'histoire dont je suis la captive ?

Je suis une épave, comme la nef Argo qui gît là-bas dans le port, conquise brisée des chants de la mer devenue le repaire de la vermine. Mes yeux se noient dans le vide, aveugles aux augures du ciel et de la terre, moi qui ai su lire le temps et le renverser, et faire parler les morts et les non encore nés ! Dans la succession indifférente du jour et de la nuit, les pendules de mon corps ont cessé

de battre, le temps s'est arrêté le temps me tue, sans fin. Je m'étais arrachée à tout, à ma patrie, à ma famille, à ma langue – et me voici accrochée comme une tumeur à flanc de l'acropole, pierre parmi l'amoncellement des pierres, muselée par le roc. Ma voix se brise sans écho, mon souffle perdu au loin dans les airs, en mer. Qui m'entendra ?

Ah, j'étouffe ! Je n'ai pour m'abreuver que ces blocs qui dévalent la montagne, me pleuvent sur la tête, continuellement, et je les bois, avec quelle douloureuse avidité, je les bois, et m'encroûte les viscères, et m'incrute dans les boyaux de Corinthe. De ces pierres, destinées à ma lapidation prochaine je le sais, que le vent a striées et affûtées comme des poignards, je ne laisse se perdre aucune, je les engloutis, j'avale les éboulis, encore, encore, pour y graver ma mémoire. Que me reste-t-il d'autre ? Mon ventre est lourd des corps que j'ai dépecés. Mon ventre, fosse commune de mon existence. Regardez, regardez ce champ de ruines ! Apercevez-vous là-bas les lambeaux de mon frère Absyrtos, les voyez-vous flotter, gonflés, encore luisants, dans les eaux claires de la Colchide, et se mêler aux ombrelles et aux crêpes nacrés des méduses, ils se roulent dans mes aimantes entrailles. Et les morceaux de l'oncle Pélidas pétrifiés dans l'eau bouillante d'Iolcos, comme les membres épars d'une statue frappée par la foudre, qu'ils sont lourds ! Eux aussi me pèsent et me poignent les reins. Mais je ne laisserais pour rien au monde se défaire et m'échapper leur souvenir, mes précieuses reliques, ô ma douleur ! Regardez encore Créüse et Créon dans les flammes, les chairs calcinées, danser une danse folle qui les précipite au pied de l'acropole, dans les décombres d'où chaque jour Sisyphe leur aïeul grimpe, et

choit ! Cette histoire a été répétée tant et tant de fois, vous la savez par cœur et pensez me tenir en laisse dans vos esprits endormis.....

.....cris tessons hérissés sur six cents mains six cents poings crispés vengeances assassines colère à Corinthe Athènes Iolcos dans la poussière les cibles les incendies le pillage somptuaire les ruisseaux de sang stridences d'une foule furibonde blessée bousculée piétinée asphyxie sonne sonne un thrène rouge pour les funérailles d'un inconnu d'un innocent cinq mille personnes pour un enfant pour une balle perdue pour le nom d'un enfant déchiqueté et brandi et crié sur ces dépouilles opimes sous les salves des machines à tout enregistrer machines solitaires tous les cadavres l'archive millénaire ne pas oublier ce visage calciné parmi les cents les mille anonymes à la morgue la mémoire un otage à la tête barbouillée couleur de terre de cimetière et les Caryatides chavirées sous leur fardeau de ruines les oliviers ont-ils déjà craqué sous le soleil sous le soufre de la Grèce.....

Retournez encore devant les ombres de la maison du sourd, là-bas dans la montagne, imprégnez-vous de leurs traces fraîches pour la fin des temps, de leurs cris qui font trembler la terre ! Chaque jour chaque nuit hantés par les amas d'êtres et de membres agglutinés peuples noirs ont nourri ses cauchemars et son génie de pantins de gestes d'effroi. Et parmi cette cohorte de sorcières, criminels, fantoches, vous plongerez vos regards dans ce pan de plâtre dévoré par un monstre aux yeux révulsés, et vous perdrez dans ses vomissures et ses hurlements sur un cadavre rongé, vert, sanglant, aux hanches luisantes encore

de chaleur ronde et de volupté. Sous le soleil brûlant de la Méditerranée, les chairs s'amalgament et ruissellent et pourrissent sur les murs, assaillies de mouches à viande. L'ombre coule, humide et pesante, l'ombre couvre le bleu du ciel et de la mer. Ce sourd d'outre-monde, vous le reconnaissez, vous vous en gavez par millions comme si vous pouviez le digérer et l'oublier. Il vous abreuve d'un sang qui ne peut être lavé, vous enduit de l'encre et de la boue qui barbouilleront vos ventres et vos ruines d'acier. Il vous survit déjà, le savez-vous, et sa gueule ouverte vous pétrit et vous broie !

Moi aussi je peux peindre et engendrer des monstres, maquiller les murs blancs de ténèbre et de cosmétique ! Je farde ma maison comme une putain pour le jour où l'on descendra des hauteurs du palais, et me chassera d'ici. Jason ! Je prends les devants : je presse le sang de nos proies, je presse le sang de mon sexe ouvert à coups d'éclats de verre, ma maison saigne comme une matrice dégénérée. Je m'engrosse de pierres et de bris, je suis éboulis l'acropole, je suis les boyaux de Corinthe qui n'enfantent rien. Regarde, Jason, regarde-moi de toutes yeux, mes cauchemars ma mémoire m'enflamment, je suis le feu j'explose.

Je l'ébranlement de la pierre je la vague

Qui submerge l'isthme et l'anéantit je les noces

Des deux mers sur la cendre de Corinthe

J'inverse enfin le cours des eaux et du temps. Plus un souffle sous les vomissures de mon foie, que tout s'embrase dans le pétrole en flammes ! Voici Médée. Vois Médée champ dévasté engloutir Corinthe sous sa bile funeste. Encore.

*Ses joues brûlent d'un éclat rutilant Le blanc chasse le rouge*  
*Elle devient livide passe par toutes les couleurs prend toutes les apparences*  
*Sans jamais en conserver aucune I feel now The future in the instant*

Je suis le désastre

*Et vous troupe savante en noires barbaries*

*Filles de l'Achéron pestes larves furies*

*Fair is foul and foul is fair*

*Hover through the fog and filthy air*

*Les garnitures périodiques en lambeaux Le sang*

*Des femmes de la Colchide*

Je ne suis plus humaine

J'ai jeté ma matrice inutile contre la roche de Corinthe Je

Suis un sexe béant et stérile

Et j'ai soif terriblement soif

*Avez-vous des oreilles pour ce cri*

J'éteins le monde Je suis tous les temps J'ai la

Mémoire de toutes les langues toutes en ruine

Les langues mensongères s'embourbent dans leur fiel

Les grammaires les discours nœuds de vipères

Les mots caillots de mes viscères Les mots

Gommés coulent à l'égout

La rognure de terre et de pierre entre deux eaux sur la carte de la Grèce n'est plus isthme ni Corinthe, théâtre de vertu aux gradins depuis longtemps éventrés, et qui grouille en sa fosse de bruit et de fureur. Plus rien. Finies les tragédies de Médée encloses au fond de ce cirque, dans la ruine désormais les fleuves d'ordures de ma mémoire nourriront ma terre crevée ! J'ouvre les veines de la terre, je transforme l'acropole en un trou pareil aux Cyclades et aux Éoliennes : plaie vive, à la vue de tous. J'érige le roc le froisse et le perce et fais jaillir mes entrailles sur la ville incendiée, cendre mortelle – et ma coulée bilieuse, alliée aux laves d'Héphaïstos et de ses Cyclopes là-bas dans l'Etna dans le puits des dieux, déprave les sillons creusés par l'hymen : je suis le volcan et son cri : je suis toutes les alertes qui résonnent sur mes flancs en débâcle.

Je ne suis plus femme, je ne suis plus mère, mon sexe crache et ne cessera plus de cracher un feu informe, j'ai la mémoire de tous les temps, je n'ai plus de cœur, je suis tous les foies les magmas des charognes, écrins des scories pour l'oracle funeste, et les pierres ponces flotteront encore longtemps pour écorcher les peaux malades : le soleil faisande mes tissus, le soleil décompose mes gravats, mais je me nourris de ma pourriture : je suis le volcan et sa bave, ma béance en noir traversée des corps en morceaux semés sur ma traîne.

Or là-bas, je vois deux ombres jumelles marcher main dans la main sur le lac de plomb, comme des flammes grises dansant sur les ondulations de chaleur des mirages ; elles vont, se meuvent, et jamais elles n'approchent ni ne s'évanouissent, fantômes persistants, où vont-ils ces fils de ma vie antérieure. Ils

s'en vont, le cœur ferme, ils demandent à disparaître. Voilà, eux je les oublie. Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

*« Chose dure, amère, humiliante, de se sentir si fuyant et si faible,  
onduleux comme l'eau sans mémoire ;  
de sentir qu'à la longue on perd du trésor de douleur  
qu'on espérait garder toujours !  
Rendez-la-moi, je vous prie ;  
J'y tiens trop à cette riche source de larmes...  
Retracez-moi je vous supplie, ces effigies si chères...  
Si vous pouviez du moins m'en faire rêver la nuit ! »*

*La Sorcière, Michelet.*

J'ai glissé une main à l'aveugle sur sa peau, sur son ventre élastique et chaud. Il m'enlace, il m'embrasse, avide – la salive qui monte, les premières gouttelettes de sueur mêlées, la bave entre mes cuisses – j'aime être ainsi prise, fort. Je le vois depuis quelques semaines, à la volée, dans un recoin de rue, une cage d'escalier. Cette nuit nous avons un lit, et tout le temps. Je le repousse un peu, tends la main, ma main gauche, qui ne se maîtrise pas et se révoltera outrageusement – je le sais – elle palpe déjà la chair, les poignées qui s'offrent à elle dans la taille, les hanches. « Laisse-toi faire. » Ma main danse et sa peau se cambre, ma main s'emballe, dévale. Lui s'abandonne, comme absent ; étendu de tout son long, il enfouit son visage sous ses bras croisés. « Tu me caresses, et tu ne sais pas qui je suis : tu n'as plus de nom. » Ma main raidie suit le creux humide et brûlant de l'aine, le dos arqué contre une masse lourde et broussailleuse de chairs encore épanchées, elle en fouille longuement les plis bruns et nacrés. Son sexe penche, se tend. Je retourne la main, les lui saisis en pleine paume, la peau en est encore fine, infiniment fragile – à travers elle la rondeur, la chaleur, que je porte à mes lèvres, et sous ma langue la peau épaisit, se plisse, enfle contre mes coups, ma voracité abouchée à ses couilles.

Je me réveillai dans l'étranglement sans nom des larmes, suffoquée ne sachant pas pourquoi, pas encore, toute à mon urgence de pleurer, faire suer la peine, vite, de l'air.

La chambre m'éblouissait. Tout y était blanc, et pâli par une lumière d'été trop glorieuse qui révélait les craquelures du plafond, les décollements du papier peint, les floches de poussière dans les coins, les traces de la nuit. Qu'il était absurde de se réveiller là, dans cette pièce qui, bien qu'elle fût toujours prête à recevoir, n'avait jamais servi que de pouponnière, dans mon enfance, quand mon lit était de l'autre côté du mur ! Je me sentais scrutée par toute cette nudité creusée par les ans d'entailles et de taches. Je remarquai même ces coups de crayons bariolés, que l'habitude m'avait rendus invisibles, dont une jeune main avait allègrement gribouillé la porte. Vincent était parti sans bruit.

J'avais laissé une ombre informe sur l'oreiller – avais-je pleuré longtemps dans mon sommeil ? – qui, par une association d'idées perverse, me rappela un drap secoué dans le clair de lune, nimbé d'une auréole d'urine, sous quatre yeux affamés, terrifiés, et que j'avais moi-même observé, à la dérobée, dans un récit sulfureux à la bibliothèque. Mais quel était ce signal de détresse ? J'avais passé la nuit dans un hangar d'Ellis Island, une ancienne usine, ou un abattoir : oui, cela ressemblait à une grande halle emplie d'échos. Il s'y tenait d'ailleurs une grande foire d'art, et l'on m'avait enfermée à l'écart, dans un stand aux murs demeurés sinistrement nus. Allongée sur une table de dissection, jambes relevées. Au-dessus de ma tête louvoyait encore, suspendu à une lourde chaîne qui disparaissait dans les hauteurs, un énorme crochet de boucherie. Et bien qu'il n'y

eût personne auprès de moi pour me le dire, je compris que je ne pourrais *passer* tant que..... de mon ventre coula par flopees, dans d'atroces bruits d'entrailles, une myriade d'yeux, ignobles globules lisses et brillants, englués de nerfs et d'eaux rompues. Ma mère agonisait dans quelque recoin obscur. Je ne pouvais la rejoindre. Subitement elle était morte. Je ne sus pas comment. « Passe. » J'eus même un nouveau nom, que j'oubliai en rêve.

\*

Vendredi, Werther, Phileas Fogg ou capitaine Nemo, Gulliver — ces noms-là ne me disaient rien. Je les abandonnai le plus souvent à leurs vaines aventures, furieuse d'avoir été trompée par les mauvais conseils des grandes personnes. J'eusse été tout à fait dégoûtée de la lecture si je n'étais alors tombée – poussée par le désir *quand même* d'échafauder une bibliothèque, comme les grands, mais *ma* bibliothèque, telle qu'elle parût à tous une muraille indéchiffrable, impénétrable, ma forteresse ! – sur le rayon, à la librairie, des romans historiques. Là je bus avec transports les parfums et le souvenir des palais d'Hatchepsout et de Theodora. Là j'élus mon cercle intime : Gabrielle d'Estrées, et Diane de Poitiers, et Athénaïs de Rochechouart de Mortemar, et Marie-Anne de la Trémoille, mes favorites, je veillais la nuit à vous admirer, à vous dévorer, feuille à feuille, me parant de vos noms, chiffres, couleurs, je rêvais à la magnificence et à la galanterie de vos cours dont j'exaltais l'éclat, sous la couverture, par le port secret des bijoux maternels. Vies obliques et science infuse des courtisanes royales, je hume et vous vole vos secrets.

Mais ma passion prédominante allait à cette reine des nuits artificielles – Violetta Valéry. Je ne savais pas très bien quelle était l'histoire de *La Traviata* ; c'était un coffret de disques oublié sur une étagère du salon, l'enregistrement de Cotrubas et Domingo, dirigé par Kleiber. Mais ce vieux boîtier vert malachite recelait, je m'en avisai assez tôt, la plus belle musique du monde. Émergeant d'une brume d'aurore glacée, les cordes de l'orchestre appareillent, frêles, tremblées, quittent l'embarcadère désert encore, et les violoncelles insensiblement s'introduisent dans l'onde pour y imprimer leur douce cadence, le remous peu à peu s'amplifie jusqu'au môle, prend le large, s'éloigne... Tout à coup, effervescence, flambée, c'est une brillante fête parisienne : froufrous, bulles et tourbillons – danse !

Tandis que mon trésor se déployait, que les tours du disque enivraient mon corps d'enfant, je courais chercher des foulards soyeux et des mousselines colorées, que j'aimais à faire gonfler comme l'aile d'un bateau qui se cambre au vent. Je rêvais nœuds, ornements et voiles – onduler, légère, comme une méduse. Qu'ils enfouissent mes cheveux, sur lesquels une main importune s'était livrée à une sauvage agression, pour me faire ressembler au garçon que j'aurais dû être, ces cheveux, dont la vue me pétrifiait ! Je voulais reconquérir un idéal de grâce, imiter ces acteurs japonais si parfaitement maquillés, voluptueusement drapés dans leurs longs kimonos : leur visage se confond avec les traits d'une femme.

Hisser les pavillons de soie, vieux chiffons bouillonnants d'oubli au fond d'un tiroir maternel, étoffes douces et précieuses que personne n'a plus la

patience ni l'élégance de nouer à son cou. J'assemble un carré imprimé de grands lys blancs et un crêpe sombre, un entrelacs d'iris lascifs et bleus, une guirlande de mousseline rouge parsemée de petits pois blancs. Estampes soleil levant. Le trait noir de la gravure lutte contre l'afflux effeuillant des soies chamarrées dont les gibbosités noient les corps, qui surgissent encore en une lucarne ou un lobe, tandis que le pékin gonflé de motifs impassibles s'ouvre sur des sexes béants, tordus, hirsutes – pan de chair rose froissé par la jouissance. Certains foulards sont élimés, troués : je glisse mon doigt dans une fente pour faire voltiger la voile et j'absorbe les odeurs fanées qui s'en dégagent. En courbes et en lacis, la danse des voiles répond à mes pirouettes et ports de bras. Ivre, *dissolue*, je deviens femme du monde flottant.

Pourtant, je le savais alors déjà, l'histoire de la dévoyée était une histoire toute de traviole, la robe opulente de Violetta au bal d'ouverture s'étiolait en une chemise souillée d'agonie et de solitude. C'était précisément sur les airs de douleur que se portait toute ma ferveur : je dansais pour le sacrifice de Violetta, pour son humiliation publique, et son abandon.

La chanteuse Ileana Cotrubas, dont j'admirais sur la jaquette du disque le visage pourtant ridé, la perruque de bouclettes noires trop gominées, dont je jalousais la robe de théâtre et le diadème de pacotille, avait la voix légèrement clairette, pas une voix de diva, mais celle d'une femme, d'une *vraie* femme. J'entendais avec délices son souffle, ses envolées, j'adorais ses tremblements détimbrés. Et je chante avec Violetta ces mots d'une langue que je ne connais pas, ces syllabes qui ressemblent à mes jeux de glossolalie, en suivant en

précédant la volute de son chant. Et sans y penser : je suis Violetta. *Croce e delizia al cor !* Je chancelais, m'affaissais sur le sofa, souffrante, délaissée – réellement, je ne savais pas que j'imitais – réellement, j'étais malade. J'étais Violetta. *E strano*, toujours le même rêve recommencé, chanter, tournoyer à en perdre la tête, encore.

Ce n'était qu'après un long moment – moi, je n'en savais rien, ce pouvait tout aussi bien être une éternité – que l'on venait me secouer. Je me réveillais, gisant sur le parquet dépoli du salon, embaumée dans mes vieux foulards. La musique s'était tue, Violetta était morte.

Ah, si j'avais pu arborer vos noms de velours et de volupté ! Je détestais profondément les trois misérables mottes sonores auxquelles il me fallait répondre, leurs initiales monotones qui n'étaient que les avatars de cette lettre rigide et irritante, *I*. *J* comme Jehan – égale *Y* comme Yohan – égale *H* comme Hans. Et *I-an*. Tous descendants de ce fameux cou coupé de Yokanaan, trophée pour la danse des voiles de Salomé. Étais-je donc condamnée à ahaner sous le joug du nom d'un seul et même, Han, sans jamais *jouir* comme cette glorieuse putain ? Han, ce hiatus qui me tirait par le bas, qui me tenait dans la cacophonie et les hi-hans d'une cour d'école ? Qui donc eût pu rêver de ce nom après le premier appel de la rentrée des classes ! L'on me mélangeait indifféremment les syllabes, l'on bafouillait et l'on trébuchait, l'on me faisait bêtement répéter, plus haut, plus haut ! Article ! Je me décidais alors, non plus à répéter poliment, vain psittacisme, mais à exhiber, la mort dans l'âme, ce numéro de grimaces, ô

combien plus éloquent : découvrant toutes mes dents en un sinistre sourire, je montais la voix dans l'aigu, avant de la faire dégringoler sur la pente de mes lèvres ramassées en cul-de-poule, pour enfin ouvrir une bouche démesurée et lancer à pleins poumons, comme un coup de feu : *Han !*

Qui vive ? Pas moi.

Je suppliai ma mère de me donner un prénom français, je voulais être comme Lise ou comme Viviane ; à défaut de me *blanchir* totalement, porter un loup, quelque diadème de pacotille, moi aussi. Ma mère pensa donc, sans y prêter l'attention que je lui demandais, à Dominique, à Claude, elle aimait les prénoms ambivalents – impossible ! Je voulais Garance, je voulais Raphaëlle ; je voulais un de ces prénoms de femme capiteux, qui caressent et font pâmer...

Quand j'eus l'occasion de changer de nom, que j'y fus même encouragée, je refusai de me défaire de la secrète élection qui m'avait couronnée de ce nom sans parure.

\*

Je revis Vincent. Nous nous étions rencontrés avec une sorte de brusquerie animale, après une nuit tout entière passée à déambuler dans les rues de Paris, traversant mille fois la Seine, d'un bar l'autre, troublant l'air d'interminables conversations dont je ne me souviens plus. Peu avant l'aube, la parole qui avait été si vive s'épuisant, nous avons fini par nous arrêter, nous épiait du regard, presque hostiles. J'avais essayé de dire encore quelque chose, pour me garder de lui, pour ne pas le regarder. En vain. Prise d'une soudaine

ivresse, je lui avais dit : embrasse-moi. Je crus qu'il allait me dévorer tout entière. Il m'emplit férocement la bouche, mouillant les bords de mes lèvres d'une auréole liquide, qui luisait à la lueur jaune des réverbères au bord de l'extinction.

Nous refîmes l'amour dans la même chambre, toujours aussi nue, en plein jour. Je nous inondai de sang. Une laque incarnat enduisait, luisante, son sexe bandé, dont le renflement des veines lançait de vifs éclairs. Une main furtivement passée entre mes cuisses reparut merveilleusement colorée. Nous restâmes un instant ébahis devant cette cruelle dépense. Mais le temps, impitoyable, me rattrapa en une fulgurance : ce n'était pas *prévu*, les horloges se détraquaient sans raison, et d'ailleurs, mes règles n'avaient jamais été si abondantes. Vincent s'inquiéta, il savait tout cela. Quand je voulus goulûment ravalier ce sang que j'avais répandu sur lui, il me repoussa. Tout devint lourd et angoissant.

Je mis longtemps à m'apercevoir que ma liaison avec cet homme était hantée, depuis le jour où elle avait cessé d'être clandestine, par un mépris que je ne m'avouais pas. Dès le moment où nous eûmes un lit, des fréquentations, des projets, dès que je dus prendre rendez-vous avec une gynécologue et régler mon corps sur le cours d'une existence sans danger. Comment avais-je pu me laisser prendre au piège, comment cet être au désir sauvage pouvait-il museler ainsi le mien, me faire tracer d'improbables perspectives liées aux siennes, m'exhiber aux yeux de tous comme sienne, me faire avaler toutes sortes de pilules, et me faire calculer les jours, ausculter chaque malaise — vivre en proie au soupçon perpétuel ?

\*

Sur un des murs jaunes parsemés de fleurs rouges du petit cabinet de toilette chez ma mère, se déployait un grand plan de Paris renversé, dont le nord pointait vers la droite, vers l'ouest en réalité, tandis que la Seine y serpentait comme un jet d'urine, à la verticale, toute de travers. C'est ainsi que j'ai appris et rêvé Paris, dans mes chiottes déboussolées. Quand j'étais accroupie sur le cercle de bois fissuré – dessous la sébile de mes déjections, céramique turquoise suintant le calcaire – l'ouest de la carte, où se trouvait l'appartement maternel, m'était inaccessible, caché dans les hauteurs aveuglantes du plafonnier en boule où quelques bestioles étaient venues crever. J'explorais plutôt le Marais, à la hauteur de mon nez ou, en me penchant un peu, le Père Lachaise.

Seule à la maison, je laissais la porte entr'ouverte, sans pouvoir réprimer un sentiment de honte : car je voyais alors, ou plutôt, j'étais vue, pissant, chiant, par une image de Bouddha que ma pieuse grand-mère avait accrochée au bout du couloir. Bouddha, dont on me rebattait tant les oreilles, devant qui il fallait se prosterner cent fois et rester des heures assise à ne rien comprendre aux litanies récitées par des moines aux voix monocordes – imbuvable Bouddha, dont le sourire pur et serein me faisait désirer tout sauf le bien et la tranquillité ! Ah, si l'on me prenait en flagrant délit !

En face du plan, tout en haut, un trou carré, bouche d'aération qui donnait sur la douche de l'autre côté : j'étais toujours saisie d'une inquiétude mêlée de perverse jubilation, si j'étais aux toilettes quand ma mère était sous l'eau... Fallait-il qu'elle entende, qu'elle sente et se doute !

J'aimais bien ce cabinet. C'était le seul espace de la maison doté d'un petit verrou de papier mâché ; le seul lieu où le noir complet fût possible. J'y courais avec mes livres d'étoiles, pour gorger mes constellations de lumière, avant de tout éteindre, et de plonger avidement mon regard dans les ballets de lignes fluorescentes qui faisaient leur apparition – trop brève. Il fallait alors tout recommencer. Encore.

Mes toilettes, temple muet de mes humeurs, où je pus observer en cachette, sans en comprendre l'usage, un tampon hygiénique volé dans les tiroirs de ma mère ; où je regardai entre mes cuisses couler un filet brûlant et jaune ; où je sentis avec ferveur l'odeur de mes culottes, souillées de pertes blanches, d'urine, de merde. Depuis que j'avais mes règles, j'aimais aussi l'odeur de ce sang. J'aimais mieux mettre une serviette qu'un tampon, afin que le parfum en fût plus sensible, que je visse, que je respirasse l'air nauséux de la tache pourpre et grasse. J'inclinai le buste, me recroquevillais sur mes genoux, à la hauteur de la place des Vosges, pour réveiller mes narines, oui, c'est moi.

Puis ce fut la catastrophe. La propriétaire fit refaire la salle de bains et le petit cabinet à fleurs odorantes. Les carreaux de mosaïque noire mal ajustés, la vieille céramique turquoise, le siège en bois fendu, fini tout ça, laissèrent place à une cuvette d'un blanc d'hôpital, surmontée d'un cercle de plastique froid, et d'une chasse d'eau comme on en trouve dans les musées. Un carrelage de marbre rose chair. Mes mystères n'étaient plus possibles dans ces toilettes ruinées par la banalité inodore.

J'ai quitté la maison de ma mère. Mais demain encore, quand j'aurai mes

règles, je me humerai, non pas une fois, mais jusqu'à en perdre haleine.

\*

De même qu'en voyage je ne parviens jamais à absorber l'afflux d'impressions nouvelles, trop rapide pour mon esprit, qu'en d'interminables et baroques fictions, je dormais mal. Des nuits excessivement longues me saoulaient de rêves dont je perdais le fil au réveil. J'étais pourtant chez moi. Rien n'avait changé – amoureuse, pensais-je, l'amour fait-il cela, chavirer le corps ? Je me levais épuisée, et sans crier gare, je tombais évanouie. Ne comprenant rien à cette faiblesse, je l'ignorai, et sans m'y attendre : je m'effondre encore. La cigarette me rendait malade, le vin me donnait le vertige dès la première gorgée, et j'absorbais contre mon gré des quantités monstrueuses de nourriture qui ne me rassasiaient jamais. Tous les plaisirs me devinrent indifférents, hormis l'ivresse sexuelle. J'avais faim sans cesse. Et l'on me disait radieuse.

Incapable de lire dans mes rêves qui chaque nuit, je le sentais confusément, signaient ma mort, ni d'entendre les avertissements de la nausée et du vertige, je continuai à m'agiter et à pavaner, comme si de rien n'était, d'autant que plusieurs médecins m'avaient renvoyée de leur cabinet avec humeur, ne me trouvant rien, puisque je prenais mes pilules, puisque j'avais mes règles, *puisque tout allait bien*. À l'évidence, il fallait que la science eût raison de mon corps. Et ça pleurait du sang à travers moi, encore, encore.

Un jour, dans les toilettes de la bibliothèque nationale, c'était vers la fin d'une journée de travail harassante et sans fruit, une bulle de sang de la forme d'un gros galet m'apparut sur le carrelage. Je mis un certain temps à reconnaître que cela venait de moi – que *c'était* moi ; en entrant dans le cabinet, il n'y avait rien par terre de remarquable, et soudain, il y avait cela, qui gisait – un caillot de sang, parfaitement circulaire.

Le sol luisait encore du passage de la femme de ménage. Et ma seule préoccupation, à cet instant précis, fut de décider de ce que j'allais faire de cette poche, dont la membrane ne laissait échapper aucune goutte. Je restai agenouillée devant ma relique. Puis, mue par une impulsion d'outre-mémoire, je déroulai une longue bandelette du rouleau de papier fixé au mur, emmaillotai soigneusement, amoureuxment, mon médaillon, où je ne pouvais m'empêcher de voir reluire l'ombre emprisonnée de deux amants enlacés dans le vent, leurs corps scellés à jamais.

En rentrant chez moi ce soir-là, je pris mon petit paquet, qui avait entre-temps rougi, et transférai mon sang dans la sépulture plus durable d'une feuille d'aluminium. Je l'enterrai provisoirement au fond de ma penderie.

Je pris rendez-vous avec ma gynécologue, à qui j'apportai mon trésor, décidée à le lui exhiber. Mais une vague de sang jaillit lorsqu'elle voulut m'ausculter, et le précieux caillot, devenu insignifiant parmi tout ce désordre rouge dont je tachais le cabinet, fut jeté sans un regard à la poubelle.

Qu'est-il arrivé ? Faut-il continuer d'énumérer les événements ? Je ne les ai pas vécus vraiment. Je m'en souviens certes, mais ils me sont passés dessus comme si cela ne me concernait pas. Non. Pas moi. Une autre, dont le corps m'échappe. Car ce que j'aurais sans doute dû *apprendre* à ce moment-là, je l'ai totalement ignoré.

Je ne m'appartiens pas, et j'en jouis douloureusement. Je vis dans les éclats, dans l'attente affamée qu'un précipité de poussière écarlate se pâme en voie lactée dans le miroir ovale de mes oracles, dans les nœuds d'angoisse et d'hystérie qui me tordent les boyaux, je vis parmi les infections sans cause et sans issue, et le sommeil fou voleur d'âme, qui sait si bien me rappeler mon absence – à quoi ? Je vis dans les chutes d'escalier et les bris de verre qui me saisissent quand enfin, cela chante à travers moi.

Je vis dans l'ombrage, comme une bête traquée.

\*

\*

\*

Et j'ai foncé à travers le cadre de cette fenêtre haut perchée, d'où j'avais enfant dévoré, l'œil en flammes, le soleil plongeant chaque soir derrière la côte, en de splendides embrasements. Les traînées vaporeuses des avions, rosies par d'obliques rayons, me révélaient les formes où lire le bleu du ciel. Ou c'étaient des langues de braise qui léchaient les ventres dodus des nuages avant l'engloutissement, me laissant entrevoir des signes épars, indéchiffrables, mais

que j’imaginai tracés pour moi seule. Je voulais toujours garder de ces cartes du ciel une image précise, comme un stigmat. Je prenais, compulsivement, des quantités monstrueuses de photographies. Des milliers de pellicules qui, un temps, encombrèrent un gros meuble à tiroirs où s’entassaient pêle-mêle les albums de famille, les factures, les guides de tourisme fripés, et un vieux téléphone-fax débranché. Viser le ciel, le cadrer, le capturer, le mitrailler de tous mes yeux jusqu’à me faire exploser la tête d’étourdissement. Le meuble disparut. J’égarai mes cartouches, jamais développées.

Je voulais tant partir : quitter ma banlieue sans horizon, engoncée dans un méandre de la Seine, agglutinée à la tumeur parisienne, aller plus loin, malgré le sempiternel rappel du conducteur de la rame de métro qui inlassablement proclame : « Mesdames, Messieurs, nous arrivons à Pont de Sèvres, terminus, Pont de Sèvres, terminus, tous les voyageurs sont invités à descendre, je répète : Pont de Sèvres, *terminus* ! » Passer outre, voler par-dessus côte et océan – ai-je jamais pris d’autre chemin que celui que m’indiquait ma fenêtre. Cap crépuscule.

Et je dressai mille plans pour l’étranger, ça y est, j’allais partir, tout était prêt, quand j’eus à passer, durant les semaines qui précédèrent mon départ, par une douane postée au seuil de la maison maternelle. Tribut de mon envol. Je la créai moi-même, ma quarantaine. Un de ces petits drames pour jeunes filles imprévoyantes, dont on ne s’affole plus aujourd’hui, grâce à la science et à la bienveillance des lois. Un pas grand-chose qui empêcha à peine les dépenses et les purges qui devaient marquer, cette année-là, mon émancipation. Je jetai, à pleines mains, mes souvenirs, mon enfance, heureuse de les broyer dans un

tourbillon de spectacles et de fêtes, d'où je pensais sortir considérablement allégée. Je pleurai toutes les larmes de mon corps, oui, mais enfin, voilà, je fis le ménage, je suis partie [

]coup de temps. Je fus happée dans une forêt bleue, un cimetière végétal dévasté par l'hiver. Arbres rompus et ramures saisies dans un linceul blanc aux reflets de veine éclatée. Je ne me rappelle plus où j'étais. Peu avant pourtant, j'étais encore entourée de monde et de conversations familières. Les bavardages et les rires m'étaient montés à la tête, cette étrange houle de revenants venus célébrer – quoi, je ne le sais plus, le reflux l'a engloutie.

La brume se leva, grise, laiteuse, sur les chemins creusés d'ornières. Le vent m'apportait le bruit étouffé de coups de feu tirés au loin. J'avance. Le sommeil me fuyait. J'étais sur ses traces, je le traquais. J'avance, mais sans rien comprendre à l'entrelacs d'empreintes qui partout creusent la neige et la boue, comme des coulées répandues à l'aveugle par quelque génie aérien. Quelle piste est la plus fraîche ? Dans quel sens faut-il la suivre ? Tout se mêlait dans ce labyrinthe d'insomnie. J'étais perdue. Et sans arme pour m'abattre.

Une masse sombre attira mon attention, par-dessus le fouillis d'empreintes incolores. Je me penchai : à mes pieds gisait un fatras informe et fabuleux, encore fumant de chaleur exhalée. Il y avait là, lisses et béants, dans des déploiements d'incarnats et de pourpres sombres, des replis lie-de-vin mêlés

à des épanchements de baies écrasées, les viscères d'un animal évidé par le chasseur sur l'autel enneigé. Les yeux rivés sur ce sang, très frais, très pur, jeté sur la glace piétinée – je n'en avais que pour le dévorant plaisir de mes yeux – je vidai dans ce rouge entêtant les irritants souvenirs qui me revenaient à l'esprit. Tout ce qui m'importait, c'était de faire de cette cruelle manne mon secret, dont mes yeux seraient à jamais frappés.

Machinalement, je pris mon appareil, clic clac, et m'en allai sans m'attarder, sans attendre que déferle sur moi la vague de fond roulant en son creux tout un peuple de spectres, je m'abandonnai là, dans cette forêt. Je dilapidai ma précieuse image, l'envoyai à des inconnus, la lançai sur le réseau des communications, l'oubliai.

Je voudrais approfondir aujourd'hui ma sensation, en retrouver le sens. Mais le *flash* de mon appareil a ébloui l'image, et l'a rendue insupportablement obscène. Je ne sais plus ce qui dans ce désastre de tripes m'avait tant [

] -tu, mémoire ?

\*

\*

\*

Je m'étais juré que je chérirais la nouvelle comme le plus inviolable des secrets. Ce serait l'imprenable parole que jusqu'alors je n'avais jamais été capable de garder, car je ne savais pas me taire, ni détourner une conversation glissante. Je me faisais toujours avoir, me livrais à la révélation de mes mystères pour ensuite regretter amèrement d'avoir même une bouche qui pût s'ouvrir, s'animer, parler, contre ma volonté. De nouveaux serments, auxquels j'adjoignais des menaces et des promesses de punition n'y faisaient rien. Je ne savais me garder des autres, qui savaient tout de moi. Sans doute prenais-je un obscur plaisir, à la fois à mes aveux, qui brouillaient souvent mes amitiés quand ils n'y mettaient pas fin, et aux corrections que je ne manquais jamais de m'infliger après coup. Je me pétrissais le corps, le plus souvent, jusqu'à la douleur.

Enfin ! Un événement qui m'allait arrimer au cours trop fuyant, trop oublieux, de mon existence ! Une valeur sûre, incorruptible, à laquelle tout mon corps pourrait s'abandonner ! La tentative de me régler comme une horloge, de priver ma chair de tout caprice, avait échoué, et je sentais tout le poids dispersé de mon être se concentrer dans mon ventre, peser sur mes jambes, j'avais les pieds terriblement ancrés au sol, comme il est bon d'être si terrestre ! J'étais bien loin d'éprouver aucune honte. Je ne ressentais d'ailleurs pas grand-chose, malgré les larmes irrépressibles qui me noyaient sans que je parvinsse à en saisir la cause, si ce n'est cette satisfaction grandissante, à mesure que je découvrais que

personne autour de moi ne m'avait précédée en cet entre-lieu que j'occupais désormais – pour combien de temps ? Non, personne ne pouvait m'égaliser. J'étais seule. Ce qui m'arrivait était mieux qu'un secret : rien qu'à moi. Mais pour que j'en prisse conscience, bien sûr, je dus lâcher ma langue comme une chienne : au premier coup de fil, au moindre silence un peu prolongé dans une conversation de café, *alors, quoi de neuf ?* – je balançai tout. À n'importe qui.

Ce fut d'abord Vincent, que j'appelai dans la stupeur et la précipitation, dès que je sus, et qui s'imagina dans son désarroi qu'il pouvait être question que nous élaborions, ensemble, des projets d'avenir – quelle joie maligne de pouvoir lui opposer un *non* sans appel ! Les autres furent moins naïfs, mais ils semblaient parfaitement incapables, amis proches ou de circonstance, de ne pas me plaindre et s'apitoyer sur mon sort, à quoi je ne parvins pas à répondre comme je l'eusse voulu, du haut de ma solitude. Qu'importe, j'avais tous les droits. Je me prêtais même au rôle qui m'était subitement attribué, au pied levé ; j'entrai dans la comédie orchestrée par un Vincent plein de prévenances – pour qui se prenait-il donc ? Ce garçon torturé d'inquiétude à mes côtés ne pouvait pas grand-chose... Je m'enorgueillissais de ma singularité absolue.

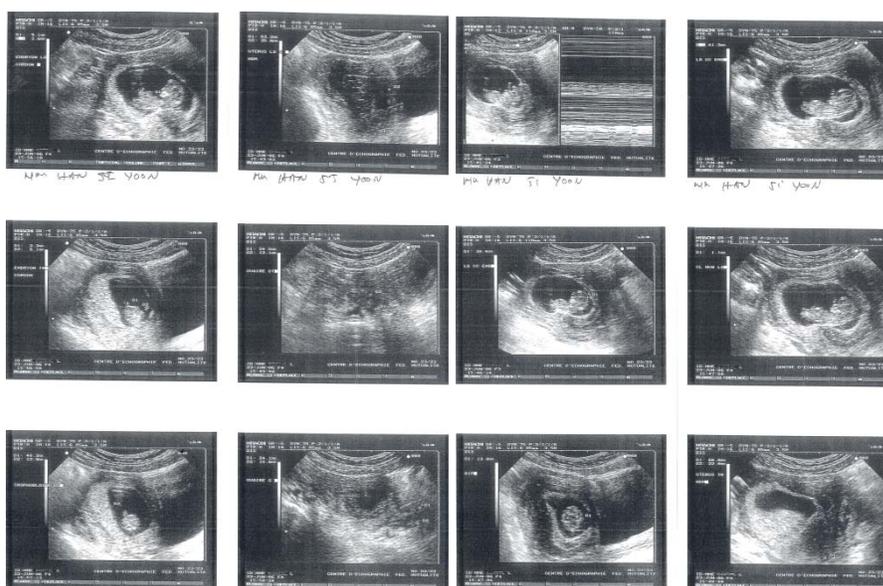
Je n'eus bientôt plus rien à cacher, telle que je m'étais ouverte sur la place publique. J'avais l'impression de m'être installée sur les étriers du gynécologue, les cuisses ouvertes, liée comme une folle par un peuple de lilliputiens que je hélais, narquoise : voyez, entrez donc si vous l'osez, jubilez-en, buvez-moi, je m'en fiche, je ne sens rien, je suis ailleurs. Était-je nulle part ? Tout le monde finit donc par savoir, sauf ma mère – dont mes rêves sans relâche me criaient

cependant qu'elle savait tout.

Longtemps j'ai imaginé la disparition de ma mère. Il suffisait qu'elle fût un peu en retard, qu'elle ne fût pas à la maison quand je rentrais de l'école et que je n'eusse pas encore vu le mot qu'elle avait laissé pour moi, il suffisait qu'elle ne fît aucun bruit, pour que je me lance dans de folles conjectures sur ce qui avait pu se produire et ce qui allait m'advenir. Mais je n'avais pas d'angoisse, ce n'était qu'un jeu, le jeu le plus fou, le jeu le plus dangereux, qui renversait mon monde cul par-dessus tête et remettait en cause toute mon existence, mais un jeu sans conséquence : rien ne pouvait réellement m'arriver.

Maintenant, c'est dans mes nuits qu'elle meurt, et de male mort. Son sang a remplacé l'eau des fontaines de Niki de Saint-Phalle et de Tinguely, place Stravinsky, où je jouais enfant, et dont j'aimais surtout la bouche pulpeuse en polyester, qui semble cracher son filet d'eau pour défier l'effronté qui voudrait la baiser. Ma mère m'avait expliqué qu'elle se mettait du rouge – un rouge rompu, tirant sur le mauve – pour faire peur aux hommes. Elle resserrait alors ses lèvres en un bouton protubérant, que je m'empressais aussitôt d'embrasser – moi, j'étais sans peur, j'avais tous les droits. Mère, je te cache mon amant, je te cache mes malaises : j'ai placé un étranger entre nous. Je bois ton sang et le pleure.

La gynécologue m'avait donc prescrit une échographie. Les consultations et les raisonnements étant impuissants à m'éclairer, ce fut une machine qui me lut, pas même un *autre* qui eût été un semblable. Ça me vit – et tout fut expliqué. Mes rêves, mon sang, mes bouffées de mémoire et de vertige. Je ne me doutai de rien, jusqu'à ce que l'on me montre, au terme d'un long examen dont j'ignorai tout, l'écran où se dessinaient mes entrailles en tons de gris. C'était si prévisible. J'en avais même imaginé la possibilité, comme une blague impossible, parmi les nombreuses conjectures dans lesquelles je m'étais perdue depuis quelques semaines. Je demandai à voir l'image en direct. L'échographe reprit alors sa balade sur mon ventre, me décrivit minutieusement chaque parcelle de l'écran, me montra sous tous les angles la silhouette mouvante, déjà anthropomorphe, qui flottait dans sa poche. Il avait une voix très douce ; il parlait, tout attendri, à une future mère. Je me fusse laissée prendre au jeu, comme je le ferais plus tard, mais à cet instant-là, toutes les ondes projetées à travers mon corps dessinaient une image où je ne pouvais me reconnaître.



Douze petits clichés prélevés sur les ondes de la machine : voilà tout ce qu'il me reste. La seule preuve matérielle que ce ne fut pas qu'un mauvais rêve – ce que je persistai à croire, même après l'avortement qui se perdit pour moi dans un grand trou noir. Je la portai sur moi, lui donnant probablement une signification de *memento mori* ou de *gri-gri* apotropaïque – que n'eussé-je fait pour justifier à mes propres yeux mon tout-puissant oubli ? Je n'avais pas même jeté un regard à ces images.

Je les découvre, ici, maintenant.

Mais comment lire, quand on n'a pas appris le langage d'Écho, qui malgré la maigreur qui dessèche sa peau, et toute la sève de ses membres évaporée, a gardé sa voix intacte ? Que voir, sur ces vignettes embrumées de gris, encadrées de chiffres et de légendes auxquels je n'entends rien ? Ai-je rien à en dire ?

Noir. On n'y voit rien. Je ne sais pas où je mets les pieds, j'avance à tâtons, vaguement guidée par une rumeur bourdonnante et continue qui très vite me monte à la tête. J'avance, encore. J'aperçois enfin une faible lueur qui ondule là-bas, comme des reflets de lune sous l'eau. Est-ce un mirage, un ange tombe dans la mer la nuit – le corps dans sa chute attise des nuées de bulles : elles l'enveloppent et le consomment, lentement. L'ange coule, les ailes brisées, sans fin. Je

« Le principe de l'échographie repose sur l'exploration du corps humain à l'aide d'ondes ultrasonores. Cet examen non traumatique et au coût relativement peu élevé doit son succès aux rapides progrès technologiques dont il a bénéficié. La piézoélectricité, phénomène fondamental de transduction électromécanique mis en œuvre pour la production et la détection d'ultrasons, fut découverte en 1880 par les frères Pierre et Jacques Curie. L'idée de méthodes ultrasonores destinées à la détection d'obstacles fut suscitée par le naufrage du Titanic en 1912. De telle méthodes "d'écholocation" ultrasonore furent

m'envole.

Là-haut, il ne fait guère plus clair, mais l'air semble plus respirable : l'assourdissante pression de tout à l'heure s'est évanouie, j'entends mon souffle résonner dans l'espace, le moindre bruit se faire écho avant de se perdre en harmoniques lointains. Je suis assise nue dans une immense vasque. Des trombes d'eau se déversent sur ma tête, la vapeur m'enveloppe, auxquelles se mêle la grave mélodie d'un violoncelle. Quand tout est terminé, je remarque entre mes jambes repliées en papillon la seule photographie que je possède encore de mes parents ensemble, quand ma mère me portait, déchirée en petits morceaux. Leurs visages en noir et blanc, déjà attaqués par l'usure, fondent en un magma informe dans la cuve inondée. Les anguilles s'engouffrent par la bonde vers la mer des Sargasses, y féconder et mourir.

Une infirmière, très vieille, très voûtée, s'approche : *heureusement pour vous, tout se fait en plein jour : si vous saviez ! vous cacher, risquer votre vie, la honte... Aujourd'hui cela se passe sans*

prises en pratique pour la première fois pendant la première guerre mondiale : Paul Langevin fabriqua en 1916 les premiers transducteurs ultrasonores à quartz pour la détection sous-marine. Ces découvertes marquèrent le début du développement des applications ultrasonores dans le domaine du contrôle industriel non destructif, des télé-communications, de l'acoustique sous-marine et de l'imagerie médicale.

Très tôt, les chercheurs se sont intéressés aux effets biologiques des ultrasons. La première utilisation diagnostique des ultrasons fut l'œuvre de Dussik, psychiatre autrichien, qui développa, vers la fin des années 1930, une méthode en transmission pour détecter les tumeurs intracrâniennes. Les recherches se poursuivirent au Japon, après la deuxième guerre mondiale [...], puis aux Etats-Unis où les pionniers de l'imagerie échographique furent d'une part Howry à Denver et d'autre part Wild et Reid à Minneapolis en 1952.

Les images réalisées avec les échographes de la première génération, vers la fin des années 1960, étaient obtenues au cours d'un balayage manuel de la sonde ultrasonore. Sur ces images dites bistables, deux niveaux de luminosité seulement étaient affichés de sorte que seule la silhouette des organes ou des lésions était observée. De plus, l'obtention d'une image nécessitant plusieurs secondes, le flou cinétique affectait la précision de l'interprétation. Dans les

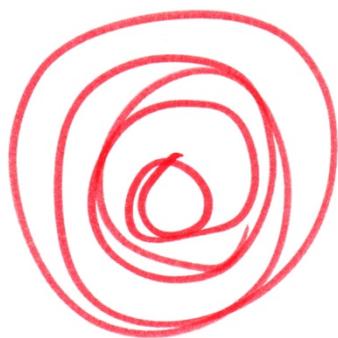
*même que vous vous en aperceviez, vous avez de la chance ! — Pensez-vous ?*

J'ai replongé dans les limbes, je monte et je remonte le temps. Je suis une goutte d'eau. Je danse en l'air quand un pied me foule, j'habille de lumière l'émergence des anges. Je ruisselle, mais je reviens toujours — là.

Je me réveillai comme si je venais au monde, seule. J'étais allongée face contre terre dans la vase des marais – de l'air ! En me relevant, haletante, je vis l'empreinte profonde que j'avais laissée se défaire aussitôt, sous la lente et inexorable pression de la boue et de l'écume.

Ça rêve, ça rêve à m'en couper le souffle et je cours toujours. Comment rappeler à moi ma mémoire, mon corps éventré par les pilules, les sondes, les seringues, puissants instruments de l'oubli ? À quoi me retenir, maintenant que tout est effacé, qu'il ne m'est rien arrivé, maintenant que je m'obstine à vouloir déterrer des mots impossibles ?

années 1970, apparurent les échographes à balayage mécanique avec déplacement motorisé et rapide de la sonde qui permirent l'obtention de plusieurs images par seconde et l'observation en temps réel des tissus en mouvement. Parallèlement, l'échostructure des tissus devint visible avec l'emploi des convertisseurs d'image donnant des images en échelle de gris. L'étude de l'écoulement des flux sanguins devint possible avec l'introduction des techniques de vélocimétrie par effet Doppler. Dans les années 1980, la qualité des images s'est encore améliorée grâce à l'utilisation des sondes ultrasonores à barrette qui permirent la focalisation du faisceau à plusieurs profondeurs. Les mémoires numériques d'image optimisèrent la dynamique des échelles de gris. Des progrès technologiques considérables ont été réalisés dans le domaine des hautes fréquences et des sondes ultrasonores miniatures. L'échographie est devenue endo-cavitaire (endo-vaginale, endo-rectale, trans-œsophagienne voire même endovasculaire). [...] La dernière décennie du XX<sup>e</sup> siècle a été marquée par de nombreuses avancées concernant essentiellement les techniques numériques, les produits de contraste, l'imagerie harmonique et l'imagerie 3D. »



\*

Encore cette odeur d'eau et de chairs dilatées, et l'écho de la vapeur sur la pierre. Il y avait longtemps que je n'étais pas revenue ici. Tous les étés de mon enfance avaient été rythmés par ce plaisir aveugle et régulier d'aller aux bains publics. J'aimais m'y laver à *fond*, m'y froter, m'y gommer la peau. Elle – m'y avait emmenée la première fois, elle – m'y emmenait toujours, dès l'aube, dans la nausée du jeûne et du sommeil rompu, parce que l'eau était alors moins souillée. Ces jours-là, nous nous lavions plus d'une fois. Nous ne nous risquions guère à la chaleur étouffante du dehors : aussitôt après le bain, nous entrions pour la journée dans une bulle d'air climatisé qui partout nous eût fait arborer le teint le plus frais – mais ce n'était qu'à la maison que nous allions, en voiture, afin de nous y livrer au grand ménage quotidien qui l'obsédait – toujours elle, de huit à neuf heures, et à la suite duquel nous devions encore nous laver, pour éliminer jusqu'à la moindre saleté qui se fût vicieusement collée à la peau. Elle – profitait souvent de cette seconde purification pour me rappeler que les immaculées

fleurs de lotus éclosent dans d'immondes marais dont elles purgent les eaux. Puis, dissoutes dans une fatigue voluptueuse, négligeant presque de nous vêtir, nous nous laissons choir sur des coussins pour le reste de la matinée, devant la télévision. Elle s'endormait instantanément. Moi aussi.

En grandissant, je ne sus plus si bien dormir. Je restai au loin. Il fallut revenir, bien sûr. Et après cette journée harassante de festins et de larmes, j'avais voulu à la nuit retourner seule dans ce lieu si familier, empreint de ses gestes vigoureux, de ses contours ronds et mous. Pressée par la quête d'un bien-être improbable, je me glisse dans un bassin d'eau tiède, d'où s'élève un murmure réprobateur vaguement étouffé par les éclabousses et les remous de l'eau. J'ai oublié de prendre cette douche préliminaire qui vous débarrasse de vos saletés superficielles et vous autorise à pénétrer dans les bains communs, où l'on s'attaque à de plus surnoises impuretés. Se rincer, combien de fois, se laver avant de se laver... Je suis trop fatiguée pour ressortir, il est de toute façon trop tard, je m'engourdis dans l'air moite, j'ignore tout, je ferme les yeux, et fais l'étrangère. Aucune détente ne vient. J'entends toujours ce babil irritant qui me poursuit comme des mouches avides, et qui grossit en un essaim de paroles dans une langue qui n'est pas la mienne, que je ne veux pas comprendre, qui s'insinue dans ma tête à mon corps défendant, sa voix – à elle aussi, remonte de l'oubli, mon corps se tend, prêt à se lever, à se plier à la règle, je suis hors de l'eau, quand – bruissements et palpitations, courbes et commissures, cadences sur les informes nuées de vapeur. Inattentive à me doucher, à me replonger dans l'eau, je déambule entre les cuves, dans les ridicules desquelles j'en vois disparaître avec

un soupir d'aise, comme dans un sarcophage après la vie laissée au seuil de l'établissement, et moi non plus je ne me souviens plus d'être venue par le passé. Sous mes yeux défilent d'étranges histoires, tatouées, griffées sur les corps rosés dans la chaleur de l'étuve, pétries à même les chairs fermes et les chairs cireuses, des histoires de ventre ciselé par la césarienne, de mollet marqué par une large tache de vin, et les sceaux des ventouses sur les omoplates, un pan de peau brûlé, la sueur en charpie sur des seins parcheminés frissonnant au moindre battement, les peaux vannées, les peaux cornées par le travail quel vertige, ma vue se brouille, je ne vois plus que lobes, lucarnes opaques, des teintes violacées ou livides, je ne sais plus, saignantes, exsangues, monceaux cousus de nerfs, de plis, roses fanés et verts incertains affalés sous la voûte percée d'étoiles.

Tout à coup, mes tympan crèvent. Là-bas, quelqu'un a déclenché une salve d'eau fracassante, son dos ploie sous la volée bienfaitrice – et le cri des robinets ouverts : claquements de mains trempées d'huile sur des flancs endormis : répercussion des apostrophes : mais c'est cette discipline acharnée du crin sur la peau, la peau frottée, la peau hérissée, la peau en lambeaux de gomme, de glaise molle et grise, c'est l'écorchement cadencé, *régénérateur*, la frénésie qui évacue l'écume et le résidu, sans fin, c'est tout ce rituel hygiénique que j'ai tant aimé qui me devient monstrueux. On estompe les stigmates accumulés en peaux mortes dans les rigoles. On remodèle les silhouettes, les visages. Et l'écorce froissée roule à l'égout – l'autre nom de Léthé.

Je sortis, encore trempée, dans une nuit fiévreuse de néons clignotants et de relents d'ordures. La tête vide, j'errai longtemps dans cette ville sans nom, titubant comme les ivrognes qui, à cette heure, cherchent confusément le chemin du retour. Je marchai ainsi sans but, jusqu'à ce qu'un nouveau jour m'apporte, comme autrefois, l'enivrante nausée de l'aube.

(Médée : répétition)

*La scène a lieu sur un plan légèrement incliné, dans un endroit qui n'a nul besoin d'être identifié. Au fond du plateau, un immense voile blanc sert d'écran à la projection de toutes sortes d'images en tons de gris : reproductions de tableaux, journaux télévisés, fenêtres d'ordinateurs, images échographiques, relevés d'empreintes fossiles, graphiques des valeurs boursières. Cela défile à toute allure en ombres insaisissables, comme des nuages. L'éclairage général est faible, mais l'œil s'y accoutumant peu à peu, le spectateur finira par distinguer une femme en blanc, assise devant l'écran. Les images en mouvement glissent sur sa robe, elles l'absorbent. Face à la salle, cette femme sans âge hurle en silence, la bouche grande ouverte, comme dans la peinture classique les mères du Massacre des Innocents, qui pourront apparaître et revenir à l'écran comme une pulsation dans le flux des images. Le trou de sa bouche, seule tache immobile de l'ensemble, est souligné par la distorsion du visage et la saillie des nerfs du cou. Un artifice de l'éclairage pourra contribuer à accentuer cette béance noire. Tout se passe dans le plus complet silence. La scène est floue, en noir et blanc. Même : terne.*

UNE VOIX — Où, Médée ?

Non, non, ce n'est pas cela, arrêtez, la voix, ça ne marche pas, soyez moins psychologique, vous ne comprenez pas, ne soyez pas psychologique – du tout ! Une voix de machine, pas la vôtre ! Dénaturez-moi ça ! Du fond de la salle vide, malgré ses ordres et leur apparence de décision, elle ne sait plus, elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle ne sait plus ce qui l'a poussée à sortir de son trou et à surmonter sa peur, à partir en quête de ces comédiens, éclairagistes, décorateurs, dans ce pays où elle vient de débarquer, où elle ne connaissait personne ; pourquoi tout ce monde se prête-t-il à sa fantaisie, monter un spectacle ? Et ce spectacle qu'est-ce donc, c'est ce que je ne sais plus. Je ressasse continuellement des essais de voix, des éclats d'images, des lambeaux de rêves, qui passent furtifs comme des lucioles dans ma nuit, et me susurrent une parole que je n'entends pas, attendez, cela grésille, elle n'est pas loin, je la sens, elle me chatouille, je vais l'entendre, elle est là – trop tard, cela m'a échappé, une parole après quoi j'ai beau courir, elle ne se dégage pas de sa gangue informe.

Je me dégonfle. Et l'air que j'expire s'échappe en nuée de corbeaux, en sarabande de soufre. Je suis malade. Non, non, non ! J'arrache cette voix, je me suis trompée, je ne veux plus l'entendre, on la raye du texte ! Le texte ? Mais cette petite phrase, sans même un verbe, c'était la seule de tout mon texte, trois misérables petites syllabes, est-ce donc si difficile de faire parler les autres, ces autres qui attendent mon signal pour sortir des coulisses et s'exhiber sans vergogne ! Moi je ne pourrais pas. Que dois-je leur faire dire ?

Médée en blanc, là-bas, ne bougez pas, mais tous les autres, prenez un costume, n'importe lequel, le manteau de Turandot, la robe de Marie Stuart, la

tunique rituelle d'Aïda, les costumes du carnaval, ce qui vous tombe sous la main, mais choisissez-le extravagant ! L'éclairage, là-haut, vif, éblouissant ! Oubliez le flux d'images sur l'écran, ou laissez-le, je m'en fiche, c'est vous que je veux voir défiler ! Une vraie pavane ! Reprenons avec Sénèque : *La voici titubante comme une possédée, une de ces Bacchantes qui ont le dieu en elles, ces folles qui courent dans la neige, sur le Pinde et les montagnes de Nysa, etc.*, on reprend ! Sénèque, puisque je ne puis parler en mon nom...

C'est à nouveau le noir, un rai de lumière découpe l'avant-scène. On perçoit dans l'ombre une certaine agitation, l'incompréhension irritée des acteurs. Une femme s'avance sous le projecteur, vêtue d'une capeline rouge soutachée d'or sur un fourreau de satin blanc brodé de fils d'argent, elle s'avance, lente, majestueuse, le profil haut, et elle hurle, et ses longs cheveux couverts de suie et de boue se hérissent, s'entortillent comme serpents de Méduse sur sa tête ; quand elle a traversé la scène, elle s'effondre, *la voici comme ces femmes galopant sans but, le corps disloqué avec sur le visage tous les signes de la fureur*, et une autre la suit, engoncée dans un délire de velours damasquiné surmonté d'une fraise à tuyaux d'orgues, *les joues enflammées, un souffle profond et haletant, une voix puissante, ses larmes ruissellent, elle rit*, et tombe elle aussi ; et une autre délirante la suit encore, parée de soies folles gorge-de-pigeon, à reflets mauves et bleus, elle danse comme une ménade, disparaît soudain ; en voilà une autre qui débarque dans les flots de lumière, perchée sur des cothurnes, elle porte une cotte de vieux masques noués sur son corps, deux énormes yeux noirs mangent sa face barbouillée — encore, encore ! *Tant que la*

*terre et le ciel l'un sur l'autre s'équilibreront, tant que la voûte étincelante tournera égrenant le temps, tant qu'innombrables seront les grains de sable, tant qu'avec le soleil se lèvera le jour, qu'avec la nuit se lèveront les étoiles, tant que l'ourse brillera au pôle sans tomber dans la mer, tant que les fleuves iront à l'océan, jamais ne cessera ma fureur. Sortez les brocarts et les crinolines, dépoussiérez-moi les tulles, Jour de profanation jour de chaos, qu'on vide tout le théâtre sur ce plateau !*

J'ai mal au ventre. Sous mes yeux les mannequins, les chiffons, s'entassent, s'affalent, s'élèvent en mamelons avachis, en ampoules molles, personne ne prend même plus la peine de s'habiller, ça défile et ça jette les étoffes à grandes brassées. L'espace manque, il faut ouvrir la scène, dévoiler la machinerie, cintres, herses et gril, rails et trusses, ouvrir, décrocher les pendillons de velours noir qui masquent les coulisses, abattre le mur du fond, creuser les planchers pour fouiller les dessous de la scène, creuser à l'os – secouez ma cage ! Sur le chantier du théâtre viennent mourir les tutus de Coppélia, et les voiles de Salomé, et les robes de bal de Violetta Valéry, les oripeaux des sorcières de Macbeth, les crinolines déployées, les patrons des costumières, les corsets, des paquets d'entrailles jetés à la décharge, la banque à vêtements éventrée, vomissante, salmigondis de couleurs et d'étoffes informes expulsées comme d'impossibles baluchons sur les chemins de l'exil.

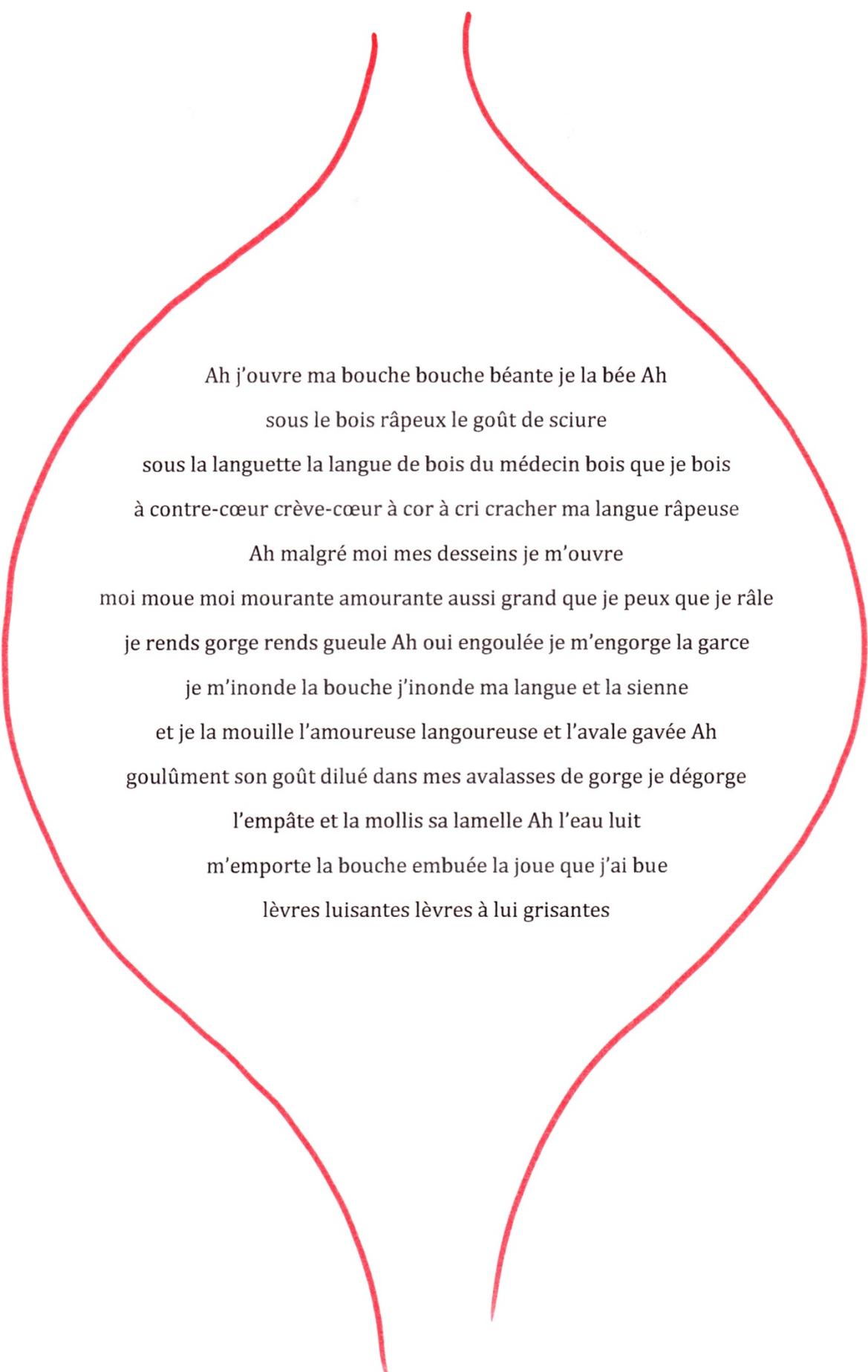
Quel vacarme ! Les treuils grincent sur le grondement des comédiens éboueurs de scène malgré eux, auxquels s'ajoute la chute intempestive des projecteurs et des tringles qui ploient et résonnent comme le chant des baleines

dans l'immensité du plateau. C'est un navire en plein naufrage, dont le corps brisé sera d'un instant à l'autre englouti, morceau par morceau, sous les eaux. Je m'y noie avec une délectation gloutonne, encore, j'avale ces voiles crevées, que c'est beau, toutes ces couleurs, et ces toiles qui claquent et se déchirent dans le désastre, je pataugerais dedans, je m'y vautre, et mon ventre se dénoue, se dénoue longuement, mon ventre défait, ouvert — je le sens, le sang ne tardera pas à s'épandre. Enfin. Plus un mot.....

.....

.....

.....



Ah j'ouvre ma bouche bouche béante je la bée Ah  
sous le bois râpeux le goût de sciure  
sous la languette la langue de bois du médecin bois que je bois  
à contre-cœur crève-cœur à cor à cri cracher ma langue râpeuse  
Ah malgré moi mes desseins je m'ouvre  
moi moue moi mourante amourante aussi grand que je peux que je râle  
je rends gorge rends gueule Ah oui engoulée je m'engorge la garce  
je m'inonde la bouche j'inonde ma langue et la sienne  
et je la mouille l'amoureuse langoureuse et l'avale gavée Ah  
goulûment son goût dilué dans mes avalasses de gorge je dégorge  
l'empâte et la mollis sa lamelle Ah l'eau luit  
m'emporte la bouche embuée la joue que j'ai bue  
lèvres luisantes lèvres à lui grisantes

J'allumais le vieux poste de radio grésillant de fritures, de voix lointaines, je faisais glisser le curseur d'un bout à l'autre des ondes – vite, de la musique classique, n'importe laquelle ! Il suffisait que l'air fût assez familier et tout à fait prévisible, pour que je pusse me livrer aux caprices de mon imagination. Je courais dans la pièce à côté, je fouillais les tiroirs où ma coquette grand-mère avait soigneusement plié sa collection de foulards, piochais au hasard deux ou trois Carrés Hermès dont je me drapais cavalièrement, je revenais à toute allure et m'immobilisais brusquement dans un coin. Attention, je commence. Je traverse en diagonale, déboulés, déboulés, déboulés, l'espace du salon, au bord duquel ils se sont tous installés, la famille maternelle. Je ne les vois pas, je suis Giselle, je suis Odette, je bats des voiles comme une Wili prisonnière de la nuit, je suis le cygne qui dans sa blanche agonie déchire les eaux givreuses du lac envoûté, je pare mes yeux d'un voile de fantaisie. Le reste je l'oublie. Je respire. Arabesque. Que j'aime sentir en levant la jambe la pression de ma chair sur les hanches, et ses plis, et ses saillies ! Oui, j'aime prolonger la troublante sensation de ma viande sous les yeux abusés de ma grand-mère, ravie que j'impose une discipline à ce corps débordant et sans grâce. Glissade. Port de bras. Pirouette. Encore, pirouette. J'ai fixé mes yeux sur l'horloge. Je tourne, je tourne, le regard

aimanté par mon repère, et qui sait qu'en dansant ainsi, je pense à Salomé, à Carmen, à mes reines de nuit ? Je tournoie encore, et me laisse emporter, malgré ces objets et ces regards qui risquent à tout moment de crever ma bulle d'ivresse. *Croce e delizia al cor !* Je m'adonne à mon corps, passionnément, je l'éprouve et l'écartèle, sous couvert de danse classique, pour me le rendre plus *réel*, lui que j'oublie trop volontiers, mon corps, plus *vrai* quand je le pousse à bout, c'est bientôt la fin, je transpire sur les précieux voiles de soie, je les agrippe, les claque en tournant, fouetté, fouetté, la musique meurt, je m'essore et m'essouffle, la ligne se brouille, cambré, je laisse le sang me monter à la tête, longuement, avant de me redresser, haletante. Révérence.

Ça plaît. Ça amuse. On applaudit. Du moment que je la boucle. Si l'on avait des complaisances pour les cabrioles de mon corps ingrat, nul dans cette famille n'avait d'oreilles pour ma voix, n'en aurait jamais pour la langue gauche, bricolée, idiote, que j'avais pour leur parler. Mes mots leur étaient incompréhensibles, un pépiement d'oiseau, ou plutôt un magma informe vomi par une gorge en spasmes, incapable de se maîtriser. Les syllabes se bousculaient sur mes dents, s'agglutinaient en des sons vagues, et pourtant, j'eusse voulu, mais je ne l'aurais jamais – cette langue patriarcale venue d'Orient, dont je portais fatalement la marque sur mon visage, sur mon nom, et que je dévorais dans ma bouche sans pouvoir la partager, que je mâchais malgré moi pour moi seule. Je pouvais bien me déhancher, minauder, faire la poupée — en silence, pour ne pas briser l'illusion que j'étais, malgré tout, des leurs. Mais j'avais le tort d'ouvrir trop grand la bouche en mangeant et de vouloir trop

parler, ce qui ne sied pas aux jeunes filles. On ne voulait pas entendre mon accent étranger, ma maladresse, pas foutue de prononcer distinctement les mots, ni de placer correctement les formules de politesse, quelle langue mollasse, moi-même je le savais, ô combien, je le savais : j'entendais ma mère tous les jours discourir à la radio de sa voix si *classique*, si exempte de toute aspérité, de toute bavure — comme elle était douce ! Je m'endormais en l'écoutant donner ses bulletins d'information au téléphone, d'une voix qui n'était plus la sienne, plus à *moi*, mais irrésistiblement, lancée sur les ondes de la radio nationale, à tout le monde.

Pourtant, cette autre langue, ma langue, que j'apprenais à l'école, et dont personne dans la famille hormis ma mère ne saisissait rien, j'aimais tant la faire sonner, quand j'étais loin de ces lieux ancestraux qui me révulsaient. Je me postais devant le miroir maternel et, fixant le regard sur ma bouche, je me récitais des comptines, mêlées de glossolalies et d'airs d'opéra, des mots compliqués, des mots jolis, d'imaginaires conversations. Absorbée par le pouls de cette bouche trop théâtrale pour que je me soucie du sens de ses paroles, je finissais par perdre le fil de mes histoires, cela n'avait plus d'importance – reste la systole des sons. Mais l'été venait et, brutalement plongée dans l'étuve familiale, je perdais ma langue, j'en étais privée par l'autre, la toute-puissante et monstrueuse. Je devenais très consciente du poids de ma bouche et de son obscène élasticité, de ma voix trop haut perchée, sans grâce, trop pressée d'avaler son bout de phrase, stridente, criarde, soudain trop timide pour articuler, marmonnante, et emballée à nouveau, décrochée de mon esprit hébété.

Je danse, je danse, et ne peux m'empêcher de vouloir parler dans d'impossibles épreintes cette langue qui m'échappe, à laquelle je ne peux renoncer. J'étouffe.

C'est alors, dans cette chaleur asphyxiante, que j'eus la tentation d'écrire. Plusieurs fois, à onze, à treize ans, j'avais posé ce geste improbable de prendre un crayon et d'écrire dans *ma* langue, sans autre incitation qu'une vague urgence mêlée d'hésitation devant l'inconnu. Les mots m'échappaient. La page blanche, à peine entamée, devenait glissante, vertigineuse. Je n'y trouvai jamais de lit où faire couler mes phrases à grande eau. Tous les puits que j'y forais s'asséchaient aussitôt, et dans mon impuissance, je me laissais envahir par un cognement terrible dans ma tête, qui me faisait perdre l'esprit : partout chez ma grand-mère, l'heure, tuante, en fusils rougeoyants de cristaux liquides, l'heure en cadence de la trotteuse irrémédiable qui résonne dans le mutisme de la maison, partout des lances fluorescentes qui dansent leur lent et régulier ballet, des meurtrières aiguisées, infatigables, épuisantes. Je me jurais de m'y remettre après la famille, de retour à la maison, quand j'aurais retrouvé langue et silence, quand je serais de nouveau devant le miroir, sans horloge, et me sentirais libre de chanter. Mais alors, une fois dans mes murs, une fois rentrée dans ma bulle tapissée de livres où je pouvais boire à grands traits le vin de l'oubli, je perdais la soif et la fureur obsidionale. Peinant à retrouver mes mots, encore sous le choc d'avoir été si bien muselée, je me pelotonnais dans plusieurs édredons moelleux, attendris par l'usage, et, ainsi lovée pour de longues heures, me plongeais dans la vie des reines de France et de Navarre, dans l'attente de retrouver enfin l'idiome. Écrire je n'y pensais plus.

\*

Le 4 juillet, à l'aube, je dus m'enfoncer deux comprimés dans le vagin, que je pensai introuvable, avant de sortir, hagarde, place de la Bastille, vide encore à cette heure, en quête d'un taxi qui me conduirait à l'hôpital où j'étais née. Cet été-là, j'étais coincée à Paris, j'échappais enfin à la famille. Mais je ne m'apercevais que maintenant de l'atroce coïncidence : Sèvres, où j'étais venue au monde, vingt ans auparavant, où ma mère avait découvert à son grand soulagement dit-elle que j'étais une fille, où la sage-femme avait commencé par me signaler de l'autre sexe, moi au nom indéchiffrable et opaque à la différence sexuelle ; Sèvres, dont je voyais le musée de céramique depuis la fenêtre de ma chambre, sous le ciel de mes crépuscules, comme une maison de poupée remplie de porcelaines, de faiences et de biscuit, et où je retournais, à l'insu de tous, pour me faire avorter. L'air était déjà huileux, j'avais chaud dans le taxi qui filait le long des quais de Seine, vides eux aussi, je collais tout entière au cuir de la banquette, avec cette sensation affreuse de dilatation, de disparition même de mon ventre, où se dissolvaient lentement les deux petits anesthésiants. J'avais les yeux rivés sur ce ventre qui ne laissait rien transparaître et qui, de toute évidence, était – là, pleinement là, mes mains me le disaient aussi, contre la certitude intime que je n'avais plus – qu'un immense trou en expansion.

Je restai longuement couchée sur une civière dans les sous-sols où avaient lieu les opérations, seule, tandis qu'à mes côtés cela roulait sans cesse : des femmes, elles aussi alitées, nerveuses, bavardes, pleines de l'espoir d'avoir enfin un enfant. J'avais froid, l'attente se faisait si interminable... Jusqu'au

dernier instant, j'avais voulu croire que tout finirait par s'arranger ; quand même, cela ne pouvait m'arriver, je n'avais pu être si étrangère, si sourde à mon corps que *cela* me tombât dessus, par accident ! Je ne pouvais me lever. Je m'engourdisais en fixant le béton du plafond.

Enfin, les néons se mirent à défiler très vite sur ma tête, comme les barreaux d'une échelle lumineuse gravissant à l'infini, jusqu'à trois énormes anneaux de lumière, qui m'aveuglèrent : *terminus*. Je fermai les yeux. Une voix peu amène m'enjoignit de penser à quelque chose de beau et d'agréable, je cherchai, vite, vite..... trop tard, je me réveille en larmes, dans une chambre blafarde et crue. Vincent est - là, sans un mot, sans un geste, impuissant. J'attends que l'on vienne me voir, me dire, me décrire, me montrer, m'expliquer, quoi je ne sais pas : j'attends un signe. Mais rien n'arrive. Rien. On me fait manger, on me laisse partir. Tout est fini.

[...]

Le 14 juillet, à la nuit tombée, je pris un bus pour les carrières de Boulbon, dans le pays d'Avignon, parmi les premiers pétards et feux d'artifices de la fête nationale. J'adorais les feux, j'y eusse couru s'il n'y avait eu ce spectacle, une chose russe sur les funérailles de Patrocle, car j'aimais sentir mon cœur bondir à chaque explosion, et la crainte si délicieuse que les flammèches plussent sur moi, et le pur ravissement des constellations éphémères dans le ciel, qui semblait soudain tout proche !

Des hommes et des femmes se tenaient assis dans le tambour crayeux de la carrière, où s'accrochaient des buissons de thym et des entrelacs de garance sauvage. Toute la nuit ils sonnèrent du ventre, envoyant rouler sur la pierre boules de souffle et boules de voix, ils s'éxténuèrent en thrènes sans mots, ils firent l'hécatombe, gorge béante, de milliers d'innocents – sur scène un champ de poupées gisantes, étêtées. Des spectateurs partaient, indignés, épuisés, et cela continuait de lancer ses échos dans le ciel, imperturbablement, et d'expulser le son et le moi. La moitié du public s'était enfuie, les vents s'étaient levés, les vents tourbillonnaient, et les officiants regardaient tout ce remue-ménage, immobiles, sans interrompre leur litanie de purgation, cela ronflait derrière moi, et cela gigotait, mais rien ne semblait pouvoir ébranler ce bloc de voix telluriques qui se saisissait de ma tête, la plongeait dans une brûlante torpeur, et lui décochait lentement, savamment, des flèches sonores pour dénouer la mémoire et me renverser d'oubli – ma tête rompue.

Je rentrai à mon hôtel, chancelante, ivre et fourbue au lever du jour, en quête des quelques heures de sommeil qui me permettraient de suivre pendant deux semaines encore la frénétique cadence de trois ou quatre spectacles quotidiens. La fièvre me fit tomber dans un sommeil agité, où se rejouaient les funérailles et les jeux de Boulbon. Les voix gutturales, les chants monastiques, muèrent en stridences, cris des mères des Innocents devenues criminelles, qui accompagnaient les avalanches de têtes en cire molle. Je roule moi-même repliée sur mon ventre, que je tords, que j'étire, que j'étouffe, jusqu'à me rompre les eaux.

Je vomis longuement, enfin. M'écroulai, épuisée.

[...]



\*

Elle fut la première à dire mon nom sans l'écorcher. Elle se tenait là-bas sur l'estrade, au-delà d'une rampe de têtes braquées sur elle comme des projecteurs : cette femme fluette, dont l'allure à *la garçonne* contrastait singulièrement avec le visage enfariné, cette bouche rougeoyante et pointue, ces roulements d'yeux, c'était le professeur de littérature ! Et quand, égrenant la liste des élèves, elle parvint à mon nom, ce fut comme un charme : alors que je sentais mon tour approcher avec gêne, me préparant d'avance à refaire le pitre, comme chaque année, devant tous ces inconnus, elle dit, sans l'ombre d'une hésitation, elle dit, d'une voix étrangement familière – Ji-Yoon Han ?

Quelle est cette formule magique surgie en plein appel ? Pourquoi ? Que signifie-t-elle ? Quelle porte va-t-elle ouvrir ? Et qui va répondre ? Qui *sait* ?

Dans mon ravissement, je crus que c'était un secret qui ne s'adressait pas à moi. J'en oubliai de me manifester. Cela ne dura que trois ou quatre secondes ; assez cependant pour que la rampe devant moi fût volte-face, mécaniquement, comme si un ressort invisible avait soudain lâché, quand, jeune née, je sortis de ma torpeur et répondis, emplie de reconnaissance, à ce qui demeure pour moi un véritable baptême. Oui !

Je découvris l'ivresse de la littérature cette année-là. Quelle extase lorsque, de sa voix enrouée, détimbrée par le tabac, la magicienne faisait danser les mots, en orchestrait l'apparition pour les déplacer à toute vitesse et les transfigurer, défaisant et refaisant sans cesse le tissu des textes en d'éblouissants tours de passe-passe ! Elle sautait de page en page, telle une

danseuse de corde, faisait tourner les tables et parler les morts, se métamorphosait elle-même par tout un cirque de mines et d'œillades savamment décochées, tandis que la salle suspendue à ses augures s'échauffait, bourdonnait du frottement exalté des plumes sur le papier, jusqu'à ce qu'en elle la Pythie extraie dans un souffle la forme et l'essence divine de ses trames décomposées.

Elle fut sublime quand elle parla de Marguerite Duras, de son écriture sans fleurs. Je me mis à rêver sur le nom de Lol V. Stein, si différent des guirlandes baroques que portaient mes reines : un nom incomplet, monosyllabique, un nom d'absence, d'envol – qui me ravit. Si pourtant j'y vis le clou de la modernité, je ne pus me défaire de mes premières amours. Et cette année-là je préfèrai, infiniment, le nom barbare de Mithridate, nom lâché en passant lors d'une leçon sur Racine, nom féérique que je me mis à vénérer comme une formule magique, sans raison.

Mithridate, voilà comment j'appelai la chose sans nom qui avait été aspirée de mon ventre. Comme pour conjurer d'un emblème l'hémorragie de pleurs et de sang dont j'étais agitée. Ce dont je ne me doutais pas alors, c'était l'inévitable resurgissement de ce nom dans mes livres. *Le mot Mithridate, un matin, tout à coup, Divine le retrouve. Il s'ouvrit un jour, montra à Culafroy sa vertu, et l'enfant, reculant de siècles en siècles jusqu'aux ans quinze cents, s'enfonça dans la Rome des Pontifes.* En passant le seuil de la basilica San Clemente, je me laisse happer dans la bulle de pierre à triple nef. Je foule les pavements

cosmatesques dont les orbes mosaïques ondulent et s'enroulent sous mes pas, caresse derrière une haute grille des fresques du Quattrocento, bois à l'abside médiévale ruisselante de rinceaux de vigne, d'ors et de bleus profonds. Et je descends dans la crypte, dans les ruines de l'édifice primitif, où affleurent d'antiques fresques, je descends encore, je remonte le temps, jusqu'au temple dédié à Mithra tauroctone, pour découvrir une villa patricienne qu'abreuve depuis la Rome impériale une source vive. Je me perds dans ce labyrinthe mal éclairé. Par un soupirail me parviennent les bruits de la rue, d'enfants qui jouent au ballon sur le pavé ; je trébuche encore sur le chapiteau d'une colonne brisée, serpente parmi d'innombrables tessons gravés, me love près d'ossements oubliés dans un sarcophage orné de strigiles. Je suis tous les temps.

\*

\*

\*

Je glisse une main à l'aveugle sur leur peau, sur leur ventre élastique et chaud. Ils m'enlacent, ils m'embrassent, avides – la salive qui monte, les premières gouttelettes de sueur mêlées, la bave entre mes cuisses... Encore. Encore. Aussitôt *délivrée* de mon cauchemar – qu'était-ce sinon une hallucination ? – je retournai follement à mon désir, sans respecter ni les mises en garde dont on m'avait serinée, ni les interdictions consécutives à l'opération. Éreinter esquinter mon corps suffoqué. Je n'entendais rien, ne disais rien, ne comprenais rien. Je voulais.

Je vous jette, pilules et précautions qui cherchez à m'immuniser contre moi-même, je n'ai plus aucun souvenir des perfides discours qui m'ont été tenus depuis l'enfance, contre les maladies, contre les accidents, que racontaient-ils ces promoteurs de l'hygiène et de la santé, je ne le comprenais pas même alors — aux oubliettes ! à la poubelle de la mémoire ! Je veux, je veux être baisée quand le sang me coule encore des entrailles, je veux être ouverte et fouillée, allez voir ce qu'il y a dans ce ventre, prenez-moi, dilapidez-moi !

Un soir, sale comme une fleur d'amaryllis suintant son suc, je ramassai sur une plage un type qui, après m'avoir poursuivie à marée basse dans la vase jonchée de débris marins, voulut me punir de ma lubricité en incisant la peau de mes seins. M'entraînant dans un cabanon, il se saisit de deux poinçons et, muni de ses alènes comme un assassin, entreprit de m'ouvrir en m'étreignant la gorge. Alène le mot si doux, enduit de laine et d'aloé, mot si peu amène, plus dru que l'ouverture d'une haleine, d'une baleine, plus sournois que la haine et que la chaîne ; alène, à pic de son accent grave décroché du sommet du pavillon de l'aile, elle hèle. Toi cordonnier perceur de cuirs, délaissant ma sandale éventrée de sel, tu m'enduis de ton onguent de désir, tu m'en graisses, m'engrosses, m'encrasses, me crève, toi ma sève, Ève à la tête de serpent, pécheur de paroles, de caresses, de prises. Travaille le cuir à le rendre plus souple, plus tendre, qu'il épouse les courbes de ton pied ! Or je voudrais tant te les écorcher, te les griffer, faire saigner tes talons, tes plantes, tes chevilles, les frotter jusqu'à la lime, m'éliminer, la râpe, mon râle. Je crie, je hurle, je m'éraïlle les cordes vocales — mon souffle rauque comme cette nuit où tu presses le creux de mes clavicules,

fureur de mes trachées de feu entravées. Comme tu me couds, comme tu me presses le cou, battue à plates coutures, mais non je ne le tolère pas, toute colère moi fille de galère, enfonce encore ton outil dans mon sexe friable et baveux, transperce-moi à vif, toi éclair sans nom, moi chair à fouler sous tes pieds !

L'homme fit perler seulement trois gouttes de sang. J'en admirai longuement la trajectoire sur ma peau, et la couleur, si fraîche, si pure, qui vint mourir sur mes vêtements chiffonnés où s'était imprimée, je ne m'en aperçus qu'en me relevant, une auréole diaphane et rubescente. Je m'enfuis en courant.

Je dormis les lampes allumées, cendrier au nez, les seins pris dans les armatures, follement. Je rêvai que je dansais nue devant une assemblée d'étrangers qui me regardaient distraitement tout en échangeant des paroles que je ne comprenais pas. Je n'avais pour me voiler qu'un mince filet de sang qui coulait sur mes cuisses. Du bout des doigts j'en détourne la courbe, je dessine rinceaux et spirales sur ma peau, que je fais grimper sur mes hanches, mon ventre, mes seins : me voici habillée de lierre et de bourgeons de feu, me voici buisson ardent. Les spectateurs médusés s'enveloppent d'une écorce épaisse et noire, tandis que leurs yeux roulent hors de leurs orbites comme billes de pierre, dans un retentissement de salves. Leurs voix résonnent encore dans leurs troncs creux, mais moi je continue ma danse, et fais miroiter mon corps comme une étoffe vacillante et vermeille ! Bois vermoulus, forêts pourries, flambez, je vous dévore !

Je recommençai tout, répétais tout, dans le plus grand désordre. Il fallait reprendre, depuis le début, les rencontres à la volée, les inquiétudes, le dérèglement du sang, les torsions du ventre, l'attente — tout, démesurément agrandi et multiplié, infiniment désiré, encore.

\*

Chacun de mes livres renfermait dans ses pages, comme dans un vase clos, le parfum intact de l'époque à laquelle j'en avais fait la première lecture, sensation très vive venue se greffer pour toujours à la trame de mes fictions, quoique sans lien apparent avec celles-ci. Ainsi, l'histoire de la pharaonne Hatchepsout s'était dans mon esprit associée à la fièvre dévorante d'une nuit blanche qui avait été couronnée, à l'aube, par le vacarme et le tremblement des chars d'assaut en route depuis Versailles pour le défilé militaire du 14 juillet. De même, les vies des favorites du Roi Soleil me replongeaient, immanquablement, dans la chaleur d'un été passé sur le plancher de ma chambre, à même les lattes de bois gonflées et fissurées par le temps, été au cours duquel j'avais écouté en boucle les Jeux d'eau de la villa d'Este, des Rhapsodies hongroises et la paraphrase de Rigoletto, tout un concert lisztien qui me transporte encore en Vénétie, dans une villa de Palladio où de grands voiles blancs, semblables aux ailes de Loïe Fuller, flottent et tourbillonnent dans la brise entre les colonnes de marbre. C'est de là que j'admirais jardins et fontaines, suivant le parcours tracé par le roi, moi sa Montespan, du bassin de Latone au bosquet de l'Encelade, jusqu'à la grotte de Thétis.

Le mur de ma bibliothèque recelait ainsi mille et mille fragments de mon enfance, la pluie battante qui avait rythmé la correspondance de Mme de Sévigné, mes humeurs ou ma fantaisie du moment, les bruissements d'ailes d'une nuée pépiante sous la robe couleur de lune de Peau d'âne, le délicieux arôme des figes rôties que me préparait ma mère. Le cuir du canapé, crevassé, rougi par endroits, que j'amollissais pendant des heures à coups d'histoires d'amours impossibles. Chaque année, j'agençais mes livres selon un ordre inédit qui recomposait mes souvenirs en une figure nouvelle, illisible pour tout autre que moi, une mappemonde affective et mouvante où déchiffrer mes augures. Mon inviolable bibliothèque, qui avait fini par déborder de tous côtés, s'alignant en une double muraille de livres, s'immisçant jusque sous mon lit, jusque sous ma table — mon cocon, mon voile !

Que lisais-je donc cet été-là ? Étais-je trop occupée à perdre la tête pour me plonger dans autre chose que... Il me semble pourtant qu'il y eut *quelque chose*, un récit saisissant, qui m'échappe, comme un rêve, une hallucination, une histoire dont je ne me souviens plus, mais j'en sens encore en moi la palpitation, et la voracité avec laquelle je l'ai lue...

J'ai vendu ma bibliothèque, ma mémoire, ma cuirasse, je suis ouverte à tous vents. Ouvrir le temps. En démêler l'écheveau brouillé, dans les oubliettes duquel je m'expose encore aux nœuds qui soudain tordent mon ventre. Je cous aujourd'hui ma robe de mémoire, la défais, la recommence, tous les jours, à chaque phrase, dans l'espoir de mettre à jour les chaînes qui me lient à

l'angoisse, d'en détourner les trames. Robe-chair cousue sur mes viscères. Robe-carte sur laquelle je brode les constellations de mes humeurs et de mes secrets, pour ne pas les laisser fuir, sans fin, sur laquelle je fixe et figure les villes invisibles qui me hantent. Robe-toile où me prendre à mes fils, moi ma propre proie, robe-carcasse que je porte comme une armure, comme une parure. Robe encore fraîche, qui demain sera peut-être dévorée par la vermine ; elle m'apparaîtra alors décousue, en lambeaux, et j'aurai échoué. Robe-nuée, pour combien de temps ? Robe-urne pour la cendre de mes entrailles, je te dissimulerai dans les rayons d'une vaste bibliothèque !

*« Je pars comme j'en ai l'habitude  
Une route s'est ouverte dans le ciel  
Il y a pour moi deux serpents attelés  
Je vois leurs cous écailleux  
Tiens, père, garde tes enfants  
Moi je m'envole emportée par le char ailé. »  
Médée, Sénèque.*

Vincent voulut me revoir. Je lui racontai par le menu comme j'avais su fêter ma délivrance, comme j'avais su tout oublier dans la débauche. J'étais plus affamée que jamais. Lui avait maigri, il était mal rasé, ses yeux, cernés, et, à mesure que je lui détaillais mes aventures, son visage blêmit jusqu'à se figer en un masque de cire, trop lourd on aurait dit pour son corps, oui, qui tenait à peine sur ses os et semblait sur le point de se décomposer. Il voulut me raisonner, me prit le bras, peinant à parler. Il finit par se taire. Mon récit triomphal lui coupait la voix, lui ôtait tous les droits. Je l'avais inexorablement distancé dans la douleur : Vincent se morfondait dans le regret, tandis que je cultivais passionnément tous les signaux de ma détresse.

Saisie d'une inspiration subite, je l'entraînai dans la voiture, démarrai en trombe. Il ne comprenait rien, Vincent, il se laissait charmer par ce qu'il croyait un regain de flamme amoureuse. Je me ruai hors de Paris, dépassai les terres de Vendôme et de Montbazou, filant à toute allure vers la Gironde. Je savais exactement quel chemin prendre, les cartes et les romans sur lesquels j'avais longuement rêvé dans mon enfance me rendaient familiers les noms de Luynes, de Loudun, Oiron, Échiré... Ravi, Vincent se laissait conduire sans poser de questions.

Quand nous arrivâmes, fourbus, à Madrid, la nuit était déjà avancée. Je nous engouffrai dans le premier hôtel venu et, négligeant de m'affaler sur le lit malgré ma fatigue extrême, j'allai m'enfermer, titubante, dans la salle de bains. Vincent se colla contre la porte close, il me murmura des obscénités, croyant pouvoir m'attirer de l'autre côté. J'entendais le frottement de ses vêtements poussiéreux, de ses poils drus, sur la peinture écaillée, tandis qu'il me soufflait son désir. La caresse se fit plus pressante, devint tambourinement mêlé d'injures. J'ouvris la porte. « Viens. »

Je l'entraînai dans les rues désertes. C'était l'heure la plus silencieuse, celle qui précède l'aube. L'air était encore lourd des chaleurs nocturnes, relents d'alcool et de pourriture, murs imbibés de sueurs anonymes, où viennent danser les mouches. Je m'étais fardée comme une putain, mais déjà mon masque dégoulinait sur ma gorge. Vincent ne me quittait pas des yeux. Il me regarda me dissoudre d'épuisement, tremblante, ruisselante. J'allais m'évanouir. Voilà le moment qu'il attendait obscurément depuis la veille. Je le lui donnai enfin. Pris d'une énergie soudaine, il m'agrippa par les cheveux, me pressa contre un mur et, sans prendre la peine de se dissimuler, s'empara de moi, dans la nausée de l'aube, comme la première fois.

Plus tard, je l'entraînai encore au sud de la ville, à Matadero, dans les anciens abattoirs, reconvertis en lieux d'art. Mais il n'y avait pas d'exposition. L'endroit semblait abandonné. Nous entrâmes par effraction, comme deux voleurs, dans une grande halle aux vitres cassées et dont les murs souillés,

desquamés, donnaient à l'endroit un air d'épave. Je frôlai les parois, qui perdaient si facilement leurs peaux mortes, en des craquements répercutés par l'écho jusqu'aux plafonds lépreux. Je m'imaginai que l'utérus, au moment où l'endomètre, ses glandes en dents de scie, ses artérioles spiralées, dégénèrent, et tombent, devait ressembler à ces dentelles de chaux et de peinture creusées d'alvéoles.

Vincent me susurra à l'oreille que j'étais une bête. Dans un instant il allait me fendre la gorge et me suspendre à l'un des crocs pendus au labyrinthe de tringles qui flottait, tel un filet prêt à nous prendre au piège, au-dessus de nos têtes. Il m'aurait pour de bon, je ne lui échapperais plus. « Non, Vincent, ne me touche pas. Regarde. » Je me déshabillai. Il voulut m'attraper je l'esquivai, et courus me frotter contre le mur, vigoureusement, m'enduire de ses pelures et m'écorcher la peau. Ainsi parée, je me mis à louvoyer parmi les tables d'équarrissage et les cuves abandonnées. Regarde, Vincent, j'actionne le manège de l'abattoir, je baise avec les taureaux qu'on y a égorgés, entends-tu nos ébats, le grincement des poulies rouillées qui chavirent, et les cris de jouissance de leurs boyaux ? C'est la tournante, ils se succèdent en moi avant d'être menés à l'hécatombe, et dans l'excès de leurs assauts, sans y penser je jouis. C'est la tournante, ils défilent sur les tringles, valsent sur leur crochet, et lâchent dans d'abominables spasmes leur fressure fumante sur l'autel. Et le sang coule dans les rigoles. Vincent avait sorti son appareil, et me suivait à la trace, en me mitraillant de flashes. Oui, chasseur, gorge-toi de ma chair, je t'éclabousse les yeux, j'obstrue ton objectif, ah, je le vois d'ici, je vois palpiter le diaphragme de ta

machine, je le vois s'ouvrir et se refermer sans jamais m'attraper, car tu ne m'auras plus ! Je suis Pasiphaé, je te jette à la figure mon rejeton monstrueux ! Il n'y a pas de nom pour ce tas d'organes informes, mais je continuerai de jouir, maintenant que je m'en suis débarrassée, je jouirai d'autant plus que je l'ai porté, et tué, alors que toi qui n'as rien connu, tu devras désormais le garder en toi comme un fantôme jusqu'à la fin des temps. Toi, tu ne peux te faire avorter !

Vincent voulut aller au Prado, par dérision, il en avait besoin. Il avait encore en tête cette pièce d'un fou, *Je préfère que ce soit Goya qui m'empêche de fermer l'œil plutôt que n'importe quel fils de pute*, où il m'avait traînée le soir de mon échographie, malgré tout, et dont il était sorti absolument exalté. Il pensait pouvoir se venger de moi.

Ça commence dans la rumeur. C'est le grouillement des visiteurs en foule venus consommer des chefs-d'œuvre, comme dans tout musée, mais le Prado, on n'y vient pas pour admirer la perfection des formes du Quattrocento, ni pour s'indigner contre un *ready-made* : on se presse devant les femmes louches de Cranach, les monstres fantastiques de Bosch, la femme à barbe de Ribera, les nains et les pieds-bots de Vélasquez. Rien de comparable cependant à la masse sombre qui s'engouffre dans les salles cavernueuses des Peintures noires de Goya. Nous aussi, nous ignorons tout pour aller droit sur elles. L'agitation des groupes de touristes prolixes se décompose ici en interjections, en grommellements sans syntaxe, en bavard mutisme d'incompréhension. La grammaire de toutes les langues du monde fléchit devant l'œuvre du sourd.

Vincent trouva quant à lui beaucoup à dire de la cohorte criminelle dont Goya avait tapissé les murs de sa maison. Moi je ne voulais rien entendre. Je m'imaginai que ces peintures tapissaient les parois de mon ventre, encore, que j'en avais léché la pâte luisante et bitumineuse. J'avalais le monde entier. Mais lui, à côté de moi, je n'en pouvais plus.

Plus de fuite, plus de vitesse, nous nous embourbions dans des eaux trop familières, des eaux stagnantes, sans rupture. Nous, *terminus*. J'entrevois là-bas, après le quai de la dernière station, le boyau sombre dans lequel s'engouffraient les rames avant de repartir en sens inverse, et les rames abandonnées pour toujours. Je rêvais là-bas au prolongement des rails, au-delà, jusqu'à des chambres ensevelies, des catacombes de la mémoire. Nous avions foncé jusqu'ici, enivrés par mes excès de vitesse, mais nous nous étions arrêtés, sur le bord, encore une fois, sans savoir si nous allions tomber ou nous envoler. Vincent était redevenu lui-même, insupportablement, et heureux. Il faisait de grands projets et de grandes promesses, auxquelles je ne pouvais rien répondre. Je lui laissai Goya, je lui laissai le soleil madrilène, adieu, Vincent, et pris un avion pour Paris.

\*

Il me restait douze jours avant de quitter enfin, comme je l'avais décidé, la maison de ma mère. Douze jours pendant lesquels je vidai ma chambre, pour ne plus laisser trace de moi dans ces murs où j'avais grandi ; ma chambre, que je

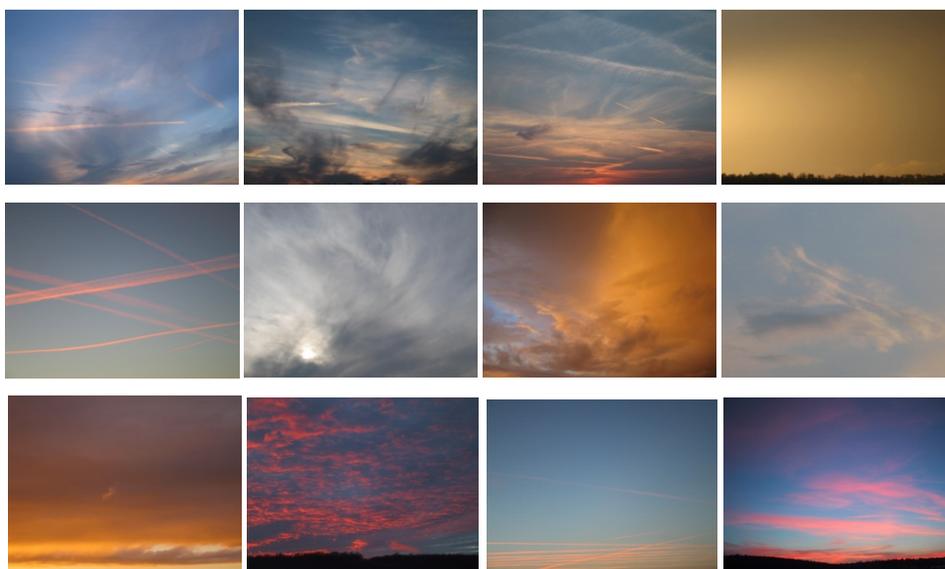
redonnais à ma mère après vingt ans. Sous mes yeux défilaient tous les souvenirs, tous les déchets de ma petite vie, entassés au fil du temps, toutes les joies et tous les chagrins. Je vendis pour un prix dérisoire mes livres d'étoiles, mes princesses de harem et mes Gabrielle d'Estrées, déchirai les cahiers à peine entamés où je n'avais su tracer qu'une phrase, toujours la même, de mon écriture d'enfant, stigmaté de la mémoire — « Je ne veux oublier aucune de mes colères ».

Partir léger : légère comme un nuage, m'effiler dans le ciel, me recoudre au gré des humeurs et des climats, sans qu'aucune forme me soit imposée par le temps, j'aspire à m'altérer – à moi, enfin. J'ouvris une valise, y entassai quelques vêtements, ça ne pèse rien, c'est tout je crois, je n'oublie rien, mais si, mais si, cela m'échappe... les clichés de mon échographie. Je me rappelai alors que je n'avais toujours rien dit à ma mère. Impossible de partir sans lui avoir avoué.

J'attendis, la boule au ventre, j'attendis le dernier jour, la dernière heure avant de partir pour l'aéroport, j'avais tout bouclé, nettoyé, et il me restait encore cette parole à confier.

Le visage de ma mère, lorsque je lui dis enfin, le voyez-vous, son beau visage, se creuser d'ornières où aucune larme ne coule, la peau des joues s'affaisser, se froisser comme du papier, tandis que les yeux ne sont plus que deux fosses insondables ? Comme elle vieillit vite ! En un instant, elle a pris cent ans. Son adorable face de poupon... Elle plisse encore les yeux, éclaboussée par ma langue qui malgré tous mes efforts ne parvient pas à se régler, à terminer mes phrases, à choisir mes mots, ma langue qui se délie, outrageusement, à mon

corps défendant. Ma mère, boxée. Son visage devient flou, je ne m'y reconnais plus. Et je continue de me déballer devant elle, ses lèvres tremblent, son front chavire, sa tête va tomber, vite je m'arrête. Je la prends dans mes bras. Je suis forte, je suis plus forte que ta douleur, ma mère. Et dans les ruines de son visage, elle me sourit encore.



Je m'envolai à nouveau, dans une flamboyance framboise, embrasée par la perforation ambre du soleil sur l'écran céruléen. Le grésil des hublots contre mon oreille. Le grain du goudron, à l'élan ; l'ivresse qui monte au cerveau, à l'envol ; et dans la nuque dans les trous du temps me poussent des ailes. Je m'envolai loin dans l'ouest, par-delà côte et océan. Cap crépuscule.

\*

\*

\*

Quelques années plus tard, j'étais de passage à Paris, c'était un jour de ciel bleu et je relisais au fond d'un autobus un récit impossible... *Je me rappelai avoir vu passer, vers deux heures de l'après-midi, sous un beau soleil, à Paris – j'étais sur le pont du Carrousel – une camionnette de boucherie : les cous sans tête des moutons écorchés dépassaient des toiles et les blouses rayées bleu et blanc des bouchers éclataient de propreté : la camionnette allait lentement, en plein soleil.* Nous passions la Seine quand m'apparut, d'abord flou au-dessus des pages tranchantes de mon livre, quelque chose énorme, gris et beige, qui alla s'affaler sur la banquette en face de moi. Un ronflement ponctué de grognements envahit le bus ; les passagers se détournèrent, faisaient semblant de s'endormir, sans pouvoir cependant empêcher leur œil morne de rouler d'épouvante quand le type sortit de son sac en fibre synthétique noire, où avait été cousue en fil d'argent l'inscription « Ange gardien », un cylindre, large comme une bouteille, bien serré dans une gaine circulaire de vernis écarlate, bourgeonnant de grains

blancs et roses : une andouille dans laquelle, faisant couiner la graisse luisante, il mordit à pleines dents. J'étais moi-même écoeurée. Par-delà le grouillement masticatoire et l'odeur répugnante de la charcuterie, pourtant, je fus irrésistiblement attirée par un parfum familier, un parfum qui m'avait fait tourner la tête – je me souviens, ce parfum, aux émanations fumées si enivrantes, c'était celui que portait Vincent. Je repensai à lui, à sa voracité de bête, à sa fascinante laideur, en humant son parfum, et la viande, à en perdre haleine.

Les « monstrueuses anomalies » du *Bleu du ciel*

*« Le roman est souvent dit monstrueux,  
mais à quelques exceptions près, c'est un monstre  
bien éduqué et très domestiqué. [...] La prédominance du roman [...] est, comme jadis  
la prédominance de la poésie réglée,  
l'expression de ce besoin que nous éprouvons  
de nous protéger contre ce qui rend la littérature  
dangereuse : comme si, en même temps que le poison,  
celle-ci s'empressait de sécréter à notre usage  
l'antidote qui seul en permet la tranquille, la durable consommation.  
Mais peut-être périt-elle de ce qui la rend inoffensive. »*  
Maurice Blanchot.<sup>1</sup>

*« Tout se troublait. Parfois, de la même façon,  
un sommeil irrésistible l'emporte.  
Inutile de parler. Déjà les phrases sont mortes,  
inertes, comme dans les rêves... »*  
Georges Bataille.<sup>2</sup>

*Blitz* – un coup de dés rageur jette sur la page une constellation d'êtres qui rient sans écho, d'êtres déjetés que l'écriture poussera à *bout* (les noms important peu, encore, on ne les apprendra que par hasard). En chutant, ce coup a biffé la carte de l'Europe d'un sinistre éclair, du bec à gaz d'un bouge de Londres au soleil éclatant de midi à Barcelone – bifurquant à Paris, à Vienne (où claque une très longue banderole noire – coulées d'encre). Un train nocturne file entre les cimetières illuminés des bords du Rhin, un premier novembre 1935, et se perd dans l'oubli.

*J'ai autrefois dévoré en bibliothèque cette foudre, comme une faute, une rupture de cadence brutale dans le monotone apprentissage des manuels scolaires et les gênes de la dissertation. Ce livre, Le Bleu du ciel de Georges Bataille, je l'ai lu très vite, je l'ai lu comme on se branle pour déraisonner un cerveau échauffé par la contrainte de la logique. Ce n'est pourtant pas un récit érotique.*

Parmi les fictions de Bataille, considérées comme la « part maudite » d'une œuvre hétérogène, *Le Bleu du ciel* fait figure d'exception : l'érotisme, que l'écrivain a toujours posé au fondement même de la littérature, n'en forme pas cette fois la matière la plus évidente ; *je n'en entends qu'une sourde pulsation qui cogne aux mots. C'est d'ailleurs un des rares récits que Bataille a publiés sous son*

nom propre, sans le voile – toujours coupable – d'un pseudonyme (Lord Auch pour *Histoire de l'œil*, Pierre Angélique pour *Madame Edwarda*).

Il y a scandale, *quand même*. Rejeté en son temps, *Le Bleu du ciel* n'est publié qu'en 1957, précédé d'un avant-propos dans lequel, insistant lourdement sur la nécessité des récits qui « révèlent la vérité multiple de la vie<sup>3</sup> », insistant sur l'incitation décisive de ses amis à la publication, malgré le malaise que le livre lui inspire encore, l'auteur semble vouloir excuser les « monstrueuses anomalies » de sa fiction. *Je parle ici « pour arriver à dire qu'un tourment qui me ravageait est seul à l'origine des monstrueuses anomalies du Bleu du ciel. Ces anomalies fondent Le Bleu du ciel.<sup>4</sup> »*

*Je ne me souviens jamais de cette histoire. Tout le livre conspire à en défaire les nœuds, à en brouiller le sens. Quelqu'un en a dit : « il vous échappe sitôt que lu, il vous fuit et se dérobe, se retire, tel le souvenir irrattrapable d'un rêve dont les marques et les traces (ordre, chronologie, repères) se déroberaient à la mémoire. Comme Troppmann, le héros du livre (façon de parler), on oublie tout.<sup>5</sup> » Le Bleu du ciel est un grand trou dans ma tête. J'ai pleuré, j'ai crié, la tête en fuite. À la fin, l'encre devait couler, malgré tout. Elle exhalera fatalement une odeur de trahison.*

Que sont ces « monstrueuses anomalies » qui fondent *Le Bleu du ciel* ? L'anomalie, c'est l'exception qui s'écarte de la loi – du genre : c'est le monstre. La monstrueuse anomalie, ce serait donc l'irrégularité deux fois irrégulière, l'irrégularité excessive, perverse, l'irrégularité folle. Or le récit, ou le roman (Bataille emploie indifféremment les deux termes), est précisément ce genre licencieux, réputé sans foi ni loi, qui autorise tout. Comment comprendre alors

que *Le Bleu du ciel* puisse être lu comme un *écart* au genre romanesque, écart qui cependant le constitue comme un *récit* véritable, dans la lignée de ceux qui recherchent « la vision lointaine attendue par un lecteur las des proches limites imposées par les conventions<sup>6</sup> » ? Comment transgresser une *forme* si encline à l'*informe* ?

Je voudrais penser ici l'écriture monstrueuse, plutôt que les thèmes du monstrueux dans le récit, lesquels pourraient se rapporter, un peu plus, un peu moins, aux « pathologies » du narrateur. Il n'y a pas de diagnostic à établir sur la littérature. Et ce livre est pire que les monstruosités qui y sont contées. Même si, forcément, cela compte (*Le Bleu du ciel* est un livre *malade*).

Comment faire un monstre de récit ? *Le Bleu du ciel* est d'abord un livre *ouvert*, un montage de morceaux divers, assemblés contre le(s) temps. Malgré une concentration de la narration en un point historique déchirant, 1935, tout le texte de la fiction est traversé par les sautes du temps : un fragment intitulé « Dirty » et rédigé entre 1925 et 1929 en formule le commencement, suivi d'un ensemble d'aphorismes issu d'un manuscrit de 1926 (et qui sera plus tard repris dans *L'expérience intérieure*, en 1943). À ce compte, l'avant-propos de 1957 ne saurait être considéré comme un simple appendice au récit : il est constitutif du livre, du *récit* du *Bleu du ciel*, de la même façon que la préface de *Madame Edwarda* participe, selon Denis Hollier, au *travail* de la fiction, laquelle « ne peut pas être, à elle seule, le lieu de la transgression ; elle ne l'est qu'à la condition d'échapper à son espace cloisonné, par exemple en s'articulant avec le discours

théorique.<sup>7</sup> » Seuils battants. Pages béantes. *Le Bleu du ciel* est un livre hétérogène, ouvert à l'œuvre du temps et au parasitage des genres. Théorie. Aphorismes. Fiction. Ou comment dérégler le récit, c'est ma question. « La publication d'un livre ou sa réédition, écrit encore Hollier, a toujours été pour Bataille l'occasion d'une redistribution textuelle.<sup>8</sup> » *J'ai lu ce livre et je l'ai relu, plus d'une fois, sans qu'il me devienne familier, sans qu'il me soit possible de m'en détacher. J'y suis revenue, sans doute, parce qu'il échappe à toute maîtrise. Aujourd'hui pourtant, je tisse des phrases que je ne pourrai défaire. Quelle forme assez informe pourra prendre en filature un récit qui n'est, chaque fois, ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre ?* Le livre n'est jamais clos, jamais achevé : il est une matière à remodeler sans cesse. L'avant-dire de 1957 redistribue ainsi les cartes du *Bleu du ciel* : il en multiplie les sens et les issues, l'ouvre aux écarts, et fait du récit de 1935 aussi un récit de 1957.

Qu'était le récit de 1935 ? Écrit « dans le feu de l'événement<sup>9</sup> », dira l'avant-propos, il suivait à vau-l'eau la dérive d'un homme aisé à la vie dissolue, à travers une Europe au bord de l'effondrement. L'inquiétude de l'Histoire y est omniprésente, en la personne notamment d'une révolutionnaire communiste du nom de Lazare. Cependant, cette inquiétude, tout comme Lazare, semble n'atteindre le narrateur que dans la mesure où elle correspond à son propre tourment. C'est pendant « la période la plus malheureuse » de sa vie que Troppmann rencontrait Lazare, « le plus souvent que je pouvais », « comme si ma *chance* (je souligne) exigeait qu'un oiseau de malheur m'accompagnât dans

cette circonstance » : « Je la voyais, j'imagine, parce que son agitation était aussi désaxée, aussi stérile que ma vie privée, en même temps aussi troublée.<sup>10</sup> » Rien n'aurait dû réunir Lazare et Troppmann. S'ils se fréquentent pourtant, malgré le mépris et l'indifférence, c'est qu'un coup de « chance » les a rendus semblables, d'une ressemblance qui ne les rapproche pas, mais les *déchire*. Racontant à la jeune femme comment il s'est trouvé à Vienne au lendemain de l'assassinat du chancelier Dollfuss, Troppmann nie avoir été ému par la gravité de la situation, et enchaîne : « D'ailleurs, même si la guerre en était sortie, elle aurait répondu à ce que j'avais dans la tête. [...] Je parle de la guerre, je ne parle pas de ce qui la suivrait." Je venais de la choquer plus brutalement que par tout ce que j'aurais pu lui dire.<sup>11</sup> »

Dans *L'indifférence des ruines*, Francis Marmande considère *Le Bleu du ciel* comme une « dictée de l'Histoire », où « l'Histoire occupe entièrement le sujet de l'œuvre et en est la raison.<sup>12</sup> » C'est en effet la seule fiction de Bataille où la date compte, et dont les événements soient intimement liés aux circonstances politiques. On pourrait même dire que tout le récit tend à montrer comment Troppmann, malgré son indifférence à l'Histoire, est sans cesse cloué aux injonctions de celle-ci. Considérer l'Histoire comme la pièce maîtresse du *Bleu du ciel*, c'est pourtant négliger cette « chance » qui fait de la crise politique l'*analogon* de l'angoisse de Troppmann. Ce n'est guère sous la pression de l'Histoire que Troppmann se rend à Barcelone, mais *réellement* « pour son agrément<sup>13</sup> », dans une ignorance à peu près complète de la situation à la veille de la grève générale : si les émeutes et les coups de feu coïncident atrocement

avec sa comparution devant les trois femmes qui, l'une après l'autre, ont connu « l'extravagance de [sa] vie<sup>14</sup> », si la grève générale s'accorde avec son cauchemar et *en fait partie*, c'est l'effet de ce que tout au long du livre, Troppmann lui-même appellera « ma chance », le « sort », le « mauvais augure », ou « une absurdité hostile ».<sup>15</sup> Encore : « Je presentais quelque chose de vide, quelque chose de noir, quelque chose d'hostile, de géant... mais plus moi...<sup>16</sup> » Il ne s'agit nullement de hasard objectif, encore moins d'existentialisme, mais plutôt de ce que dans *Sur Nietzsche*, Bataille décrira en ces termes : « *Chance* a la même origine (*cadentia*) qu'échéance. *Chance* est ce qui échoit, ce qui tombe (à l'origine bonne ou mauvaise chance). C'est l'aléa, la chute d'un dé.<sup>17</sup> »

La chance, c'est ce qui *tombe* du bleu du ciel de 1935 et conduit Troppmann à la nuit du cimetière de Trèves, illuminé comme d'étoiles le jour des morts – quand l'Allemagne se remplit des factions du *Hitlerjugend* – pour une unique et improbable scène érotique.

*À un tournant du chemin un vide s'ouvrit au-dessous de nous. Étrangement, ce vide n'était pas moins illimité, à nos pieds, qu'un ciel étoilé sur nos têtes. Une multitude de petites lumières, agitées par le vent, menaient dans la nuit une fête silencieuse, inintelligible. Ces étoiles, ces bougies, étaient par centaines en flammes sur le sol : le sol où s'alignait la foule des tombes illuminées. Je pris Dorothea par le bras. Nous étions fascinés par cet abîme d'étoiles funèbres.<sup>18</sup>*

Bataille, au moment où lui échoit l'écriture du *Bleu du ciel*, est un homme engagé dans le Cercle communiste démocratique de Souvarine. Il collabore à des revues militantes telles que *La Critique sociale* et *Contre-Attaque* (qu'il a par ailleurs fondée), tout en travaillant à un projet de livre sur le fascisme en France, qui ne verra jamais le jour. Pourquoi balayer d'un éclair de fiction le travail de la

théorie, du « réel » ? Chance, dit Bataille, au sens de l'échéance, au sens de la *contrainte* de l'écriture qui seule peut fonder la valeur d'un livre, *contre* l'urgence de l'Histoire. Il n'y a jamais eu de projet pour *Le Bleu du ciel* : l'écriture sera arrivée, selon l'avant-propos, comme une « épreuve suffocante, impossible », comme ce « tourment » qui allait produire les « monstrueuses anomalies » du récit.<sup>19</sup> « Je m'en apercevais, j'avais tenté de fuir ma vie en allant en Espagne, mais je l'avais tenté inutilement. Ce que je fuyais m'avait poursuivi, rattrapé et me demandait à nouveau de me conduire en égaré.<sup>20</sup> » *La pensée que ma première lecture du Bleu du ciel fut une fuite à l'image de l'échappée de Troppmann me donne le vertige. Je le sens bien, ce livre que je ne parviens pas à jeter, qui me poursuit après m'avoir libérée de l'angoisse des œuvres de la raison, ce livre n'est pas tranquille. Il est contagieux. Comme j'eusse aimé pouvoir l'oublier, ainsi que l'auteur en prit la décision, « dès 1936<sup>21</sup> » ! Mais il a fallu que cela reste, et reflue, et refasse surface.*

*Le Bleu du ciel* ressurgit donc, en 1957, pour être publié et reformé par un avant-propos. Le chiffre de cette année-là est aussi un coup de « chance » – non pas du hasard, encore une fois, mais de la chute, de l'échéance. Bataille le souligne : « Le souci de techniques différentes, qui remédient à la satiété des formes connues, occupe en effet les esprits.<sup>22</sup> » Prendre en 1957 la défense du récit, en tant qu'il est l'expression d'une « rage », en tant qu'il situe le lecteur « devant le destin » par la révélation des « possibilités excessives » de la vie, c'est refuser la position du « roman objectif » prôné par Robbe-Grillet, lequel publie

cette même année *La Jalousie*, « roman », comme l'affirme la couverture des éditions de Minuit, qui tente cependant de dépasser les notions « périmées » de l'anecdote et du personnage, par l'évacuation de toute subjectivité. C'est s'opposer également à l'impératif « anti-littéraire » des surréalistes, à leur mot d'ordre de l'observation médicale des événements de la vie, ainsi que Breton le théoriser dans un « avant-dire (ou dépêche retardée) » à la réédition de *Nadja* en 1962 – le regard photographique, l'écriture *prise sur le vif*, constituant dans *Nadja* la réponse au hiatus entre l'écriture, nécessairement de longue haleine, et la vie, qui ne peut être vécue qu'à perdre haleine (réponse au « Qui vive ? »). Je parle ici du surréalisme, malgré la date, car Bataille, tout en gardant ses distances, ne lui a jamais été complètement étranger (une lecture parallèle et dissonnante du *Bleu du ciel* et de *Nadja* reste à faire). Dans une très belle conférence de 1960, « Pourquoi la littérature respire mal », Julien Gracq montrera d'ailleurs les mêmes inquiétudes que Bataille quant à la recherche obsessive des « techniques » du roman, au détriment de ce qu'il appelle la « voix » de l'écrivain, ou son « âme ». Quoique dans un esprit très différent, il reproche nommément au Nouveau Roman et au surréalisme « la vulgarisation de la technique », par les procédés de l'écriture automatique et de la soustraction systématique (ôter le personnage, ôter l'histoire, etc.).<sup>23</sup>

Contre ces *techniques* romanesques, Bataille en appelle à l'épreuve de l'écriture : « Comment nous attarder à des livres auxquels, sensiblement, l'auteur n'a pas été *contraint* ?<sup>24</sup> » Sans préciser davantage, il énumère les titres des œuvres qui répondent selon lui à cette exigence, celles-là mêmes que

convoquent les essais de *La littérature et le mal*. Dans ce recueil « théorique », publié aussi en cette année 1957, Bataille ne fait aucune lecture de style, aucune lecture *technique* : la question qu'il pose à la littérature, à travers les figures d'Emily Brontë, de Proust ou de Kafka, est toujours celle de l'expression *mortelle*, de la « part souveraine ». Si « elle peut tout dire<sup>25</sup> », que dit la littérature, sinon l'excès ? Que fait-elle sinon « plaider coupable<sup>26</sup> » ? Bataille montre ainsi comment l'œuvre de Sade déchaîne la pensée à la hauteur de la violence révolutionnaire, bien que les temps d'agitation et d'émeute soient en principe défavorables aux lettres. L'écriture se lie ici à l'Histoire, non pas comme une réduction du sens de l'une au sens de l'autre, mais « comme les éléments disparates de quelque figure achevée, comme à quelque rocher une ruine ou au silence la nuit.<sup>27</sup> » *Le Bleu du ciel* n'a-t-il pas été une tentative semblable, d'écrire, non pas sous la dictée, mais à la démesure de l'Histoire ? Écrire pour rivaliser avec les temps, avec la vie. Troppmann, malade à en mourir, *hurle avec Sade* contre Xénie, une jeune bourgeoise un peu idiote venue le soigner, et qu'il cherche par tous les moyens à mettre hors d'elle-même : « tu t'es mêlée à l'agitation littéraire, tu as dû lire Sade, tu as dû trouver Sade formidable – comme les autres. Ceux qui admirent Sade sont des escrocs – entends-tu ? – des escrocs... [...] Est-ce qu'ils avaient mangé de la merde, oui ou non ?<sup>28</sup> » À quel point, en retour, faut-il prendre la littérature à *la lettre* ? Jusqu'où la vie peut-elle rivaliser avec la littérature ? Il me semble que c'est précisément ce qui distingue Bataille d'un Malraux, bien que l'on ait souvent rapproché *Le Bleu du ciel* de *La Condition humaine* : avec Malraux, écrit Gracq, « l'Histoire comme obsession et

comme cauchemar achève de culminer dans notre ciel à la manière d'un soleil noir<sup>29</sup> » ; or l'écriture chez Bataille ne subit pas cette Histoire, elle la défie jusqu'à se perdre dans le bleu du ciel.

*Le bonheur à l'instant m'enivre, il me saoule.  
Je le crie, je le chante à pleine gorge.  
En mon cœur idiot, l'idiotie chante à gorge déployée.  
JE TRIOMPHE !*<sup>30</sup>

En traçant dans son avant-propos la liste, ouverte par les points de suspension, des œuvres à la hauteur de la vie, Bataille inscrit *Le Bleu du ciel* dans une lignée. Le récit devient ainsi la *manifestation*, au sens de révélation et non de protestation, d'une littérature déchirante – « *réellement, et non dans un rêve*<sup>31</sup> », dit un des aphorismes du *Bleu du ciel*. Non pas un manifeste, mais bien une manifestation, dans toute la dimension bassement matérielle – et non théorique – de l'écriture. *Cela me rend malade. Je vois trop clairement le mensonge de ceux qui se passionnent pour ce livre et qui cependant ont peur de prendre le risque de la vie, de la littérature qui est la vie. Moi aussi, je trouve Bataille formidable – entre quatre murs, comme Xénie. Et pourtant, je ne peux tranquillement le laisser tomber... Le Bleu du ciel en 1957 performe le roman tel qu'il est défendu dans l'avant-propos, en perforant les conventions mensongères qui jugulent la vie dans l'écriture. À commencer, donc, par l'ouverture monstrueuse du récit au travail du temps.....*  
.....  
..... brouiller les pistes : à la défense passionnée du récit, répond un livre où tout tend à découdre, plutôt qu'à tisser, une histoire. *Le*

*Bleu du ciel* n'a pas de trame ou si peu. C'est un fil d'Ariane dévidé à *perte* dans un labyrinthe sans issue, et qui ne tient, pratiquement, à rien.

Commencement exorbitant pour n'avoir qu'effleuré la matière du récit proprement dit (y a-t-il rien ici qui puisse se réclamer du « propre » ?). Par où prendre le récit du *Bleu du ciel*, quelle en est l'*extrémité* ? On a beaucoup dit de ce livre qu'il multipliait ses entrées, retardait tout commencement, par l'irrégularité d'un découpage formel aussi démesuré que la disparité de sa genèse : « une impression d'impossible, d'interminable commencement se dégage de cette disproportion<sup>32</sup> », écrit notamment Hollier. *Le Bleu du ciel*, c'est cet « Avant-propos », une longue « Introduction », suivie d'une « Première partie » en deux pages d'aphorismes ; enfin, une « Deuxième partie », cinq chapitres morcelés en numéros – deux cents pages. Commencement sans fin certes, mais aussi brouillage du genre romanesque : le livre fait non seulement se suivre le discours et la fiction, mais il les fait *coexister* en agaçant le récit selon une terminologie propre *en théorie* aux écrits de la raison, terminologie qui sera pourtant déjouée par le débordement de l'écriture fictive, par la « rage » dont parlait Bataille dans son avant-propos. *Qui saurait dire le sens de ce découpage, de ces numéros ? Je n'y entends qu'un « non-sens criant<sup>33</sup> », aussi insignifiant qu'un titre comme Le Bleu du ciel, je n'y vois qu'une accumulation menaçante de blancs, de trous, de pans : l'apparence de la théorie pour faire vaciller la fiction. Doit-on en chercher le sens ?*

Le sens, ce n'est peut-être qu'une araignée ou un crachat. Bataille a proposé en 1929 une « définition » du terme « informe » pour le *Dictionnaire critique* de la revue *Documents*, « dictionnaire » qui s'appliquait, contre l'usage académique, à montrer les effets des mots, plutôt qu'à en donner le sens :

Un dictionnaire commencerait à partir du moment où il ne donnerait plus le sens mais les besognes des mots. Ainsi *informe* n'est pas seulement un adjectif ayant tel sens mais un terme servant à déclasser, exigeant généralement que chaque chose ait sa forme. Ce qu'il désigne n'a ses droits dans aucun sens et se fait écraser partout comme une araignée ou un ver de terre. Il faudrait en effet, pour que les hommes académiques soient contents, que l'univers prenne forme. La philosophie entière n'a pas d'autre but : il s'agit de donner une redingote à ce qui est, une redingote mathématique. Par contre, affirmer que l'univers ne ressemble à rien et n'est qu'informe revient à dire que l'univers est quelque chose comme une araignée ou un crachat.<sup>34</sup>

*Je n'aime pas le mot « hétérologie » que l'on applique si volontiers aux fictions de Bataille. C'est un mot trop savant, un mot sans saveur, que seuls les spécialistes comprennent, alors que sa besogne serait d'accomplir un grand renversement des valeurs. « Informe » provoque la moue, le rictus : ce mot atteint le corps. Je voudrais arriver à dire comme Le Bleu du ciel me pénètre physiquement. « Informe » ne dit rien, mais me point. Et l'écriture dévale, et fait chuter – « toutes choses commencèrent à se décrocher, des choses obscures, hideuses, informes, qu'absolument il aurait fallu fixer ; il n'y avait aucun moyen. Mon existence s'en allait en morceaux comme une matière pourrie...<sup>35</sup> » C'est encore une histoire de chance, une chance sinistre, poussée à bout. Quand les dés sont jetés, l'échéance fixée, la cadence résolue, l'on peut encore choir : sur les lignes du *Bleu du ciel*, l'histoire se démantèle, flottante, fuyante, en proie au travail de l'écriture informe.*

À l'instar de la banderole noire qui, hissée à la mémoire de Dollfuss, bat de l'aile et coule comme « un ruisseau d'encre<sup>36</sup> », Troppmann se trouve suspendu à cette chance, à cette dernière extrémité, dont on ne se remet pas. De fiévreux et pâle dans l'Introduction, il plonge dans « la période la plus malheureuse de [sa] vie<sup>37</sup> », avant de tomber gravement malade, au point qu'il croit mourir. « Il y avait maintenant une fuite dans ma tête, tout ce que je pensais me fuyait. [...] Je perdais pied.<sup>38</sup> » On le retrouve au chapitre suivant, guéri, à Barcelone, mais sur le point de basculer dans la crise qui le saisira au moment même des émeutes. « Je me sentais aussi faible qu'un vagissement, » – ou un crachat, ou une araignée – « comme si ma vie, cessant d'être malheureuse, était dans les langes une chose insignifiante<sup>39</sup> » – ou informe. Ce narrateur qui, jusqu'à la fin, ne pourra se séparer de son angoisse, entraîne le récit à la dérive, comme Dirty l'avait mené d'une chambre du Savoy de Londres à un bouge de quartier en sous-sol : « Dirty m'entraînait. Cependant, je n'aurais pu imaginer une créature humaine qui soit une épave plus à vau-l'eau.<sup>40</sup> »

*Informe* désigne l'écriture de la chance, l'écriture déchirante qui tombe et fait tomber. Ce n'est pas une technique, puisqu'elle ne tolère aucune loi, aucune « redingote mathématique », mais l'expression d'un terme échu. Pour défaire cette redingote mensongère de la forme, gouvernée par le *logos*, le récit se livre au rêve, qui justement trouble la raison diurne. Jean-François Lyotard le souligne : « D'Héraclite à Hegel, on le soupçonne, la situation faite au rêve est commandée par le modèle du discours de savoir : opacité rebelle à tout langage

intelligible, échec sinon majeur, du moins constant et irritant, du logos.<sup>41</sup> » Dans *Le Bleu du ciel*, il ne s'agit pas seulement d'administrer des doses de rêve au récit, mais de porter l'ensemble de celui-ci à la mesure du rêve, de le soumettre à la contagion du rêve, au point que ce qui se fait appeler réalité vacille et tombe « en morceaux ». *Pour pouvoir écrire ces lignes, j'ai relu le livre en quête de rêves. J'ai été affolée de n'y trouver que trois récits de rêve, seulement trois ! Pourtant, toute ma mémoire s'obstine encore à nier la réalité : et si je m'écoutais, Le Bleu du ciel ne serait rien d'autre qu'une histoire rêvée.*

Trois récits de rêve peuvent donc être distingués comme tels dans la narration. Mais chacun conspire à se fondre et à se confondre avec les événements « réels ». Édith, la femme de Troppmann, lui confie dans une lettre un rêve « qui n'en finissait plus » et qui lui « a laissé un poids insupportable<sup>42</sup> » : Troppmann y était menacé de mort pour avoir « publié des articles politiques<sup>43</sup> » ; malgré le danger, il se laissait entraîner par des amis, montait même dans une chambre avec une jeune fille, pendant qu'elle recevait les balles qui lui étaient destinées. La vie, le désir, aussi dissolus soient-ils, prennent le pas pour Troppmann sur l'engagement politique, sur toute raison, même mortelle. Mais surtout, l'écriture du rêve par Édith, sa *communication*, est motivée par une « peur » : « Je te le raconte parce que j'ai peur de le garder pour moi seule.<sup>44</sup> » Peur que le rêve ne finisse plus, qu'il contamine le réel et devienne un *destin* ; peur que Troppmann soit tué, « *réellement, et non dans un rêve* ». Ce récit de rêve, que le narrateur fait lire à Lazare quoiqu'il n'ait « rien à voir avec ce qui, dans la lettre, [l]'avait bouleversé<sup>45</sup> », permet à Troppmann de faire cet aveu :

« quand je lis cette histoire qu'elle a rêvée, je voudrais qu'on me tue à l'idée de tout ce que j'ai fait...<sup>46</sup> » Ce faisant, Troppmann atteint l'impossible : Lazare, « qui considérait tout, d'ordinaire, avec des yeux fixes et assurés, parut soudain décontenancée : elle était comme frappée d'immobilité et ne disait plus un mot.<sup>47</sup> » Le rêve devient ainsi le lieu d'une contagieuse *communication* (au sens de Bataille – la dissolution des interlocuteurs en tant qu'identités séparées) : à la peur qui décompose Édith se greffe le désir de Troppmann que le rêve devienne réalité, tandis que la honte et l'aveu de Troppmann réussissent, *pour une fois*, à saisir Lazare, à la mettre hors d'elle-même. Bouche bée.

Le second rêve du *Bleu du ciel* s'imisce plus encore dans la narration, par un curieux renversement de la chronologie. La nuit suivant une visite rendue à Lazare, et qui avait ressemblé à une « échappée dans une réalité démente<sup>48</sup> », Troppmann fait un cauchemar où un immense cadavre aux allures de Minerve le menace en riant. Au réveil, il associe immédiatement la Minerve à la personne de Dirty. Or ce n'est qu'à la suite de ce rêve que la journée qui l'a précédé est relatée, et tout au long des pages suivantes, l'image nocturne de la « géante » aux jambes en « tronçons longs et noueux » et qui fait des « moulinets avec un cimenterre de marbre<sup>49</sup> » vient *hanter* la description du beau-père de Lazare dont il avait fait la connaissance un peu plus tôt, « immense fantoche » dont le pantalon lustré descendait « en tire-bouchon jusqu'à terre » et dont les « lèvres couleur de tripes » articulaient vigoureusement « pendant que ses grandes mains s'élevaient dans le but d'accentuer les phrases<sup>50</sup> ». « Je me sentais très mal. Mais au lieu de ce que j'avais cherché, cette rencontre ressembla à un

cauchemar, même plus déprimant que ce rêve, que je devais faire la nuit suivante<sup>51</sup> ». À cette rencontre « sinistre » et pourtant « risible<sup>52</sup> » aura fait écho ce rêve « hilarant et hideux<sup>53</sup> ». *Mais je ne sais pas plus comment lire la visite cauchemardesque rendue à Lazare et à son beau-père.* Le rêve de Minerve, devenu premier, en contamine la perception, il *déforme* les événements en leur associant les *formes* qu'il a produites – va produire.

Et ce troisième rêve encore, que Troppmann fait alors que la tension monte à Barcelone, est un rêve à la mesure de la réalité : sans les guillemets isolants du rêve d'Édith, sans la séparation du rêve de Minerve dans une sous-partie distincte, ce rêve est lié, sans solution de continuité typographique, au récit des « faits ». Troppmann affirme même : « J'avais la sensation qu'il faisait jour. Je rêvai que j'étais en Russie.<sup>54</sup> » Il y est « touriste », comme à Barcelone, et visite « de petites salles où étaient conservés les souvenirs de la Révolution<sup>55</sup> ». Chassé d'une grande nef vitrée sur le point d'exploser, il se retrouve sous un pont, avec une « bande d'enfants déguenillés » et « excités » : « J'attendais l'explosion qui allait soulever d'un seul coup, d'un bout à l'autre, l'immense édifice délabré dont je sortais [...] Nous regardions ensemble l'édifice.<sup>56</sup> » Ce rêve rejoue à l'identique « la curiosité » qui a conduit Troppmann « à participer, de très loin, à la guerre civile<sup>57</sup> » espagnole. Alors que la révolution fait « partie du cauchemar dont [il] avai[t] cru sortir<sup>58</sup> », le narrateur désire non seulement y prendre part, mais il l'avale jusque dans son sommeil. *Moi aussi j'ai dû gober des morceaux du Bleu du ciel. Dans ma tête je ne cesse d'en inventer des fragments, d'en reconfigurer la disposition, jusqu'à en perdre le fil pourtant si ténu.*

Outre ces trois récits, c'est l'ensemble du livre qui prend l'eau du rêve. « Avant de tomber tout à fait malade, ma vie était d'un bout à l'autre une hallucination malade. J'étais éveillé, mais toutes choses passaient trop vite devant mes yeux, comme dans un mauvais rêve.<sup>59</sup> » Les faits supposés *réels* du récit sont eux-mêmes teintés du voile de la divagation. Dès les aphorismes de la Première partie, « je » (Troppmann ?) insiste sur son arrivée dans une ville sans nom, « réellement, et non dans un cauchemar », sur le spectacle de « deux vieillards pédérastes qui tournoyaient en dansant, réellement, et non dans un rêve » auquel, ivre, il a assisté ; sans transition, arrive « au milieu de la nuit le Commandeur », qu'il a invité à la manière de Don Juan.<sup>60</sup> Cet épisode, *réel*, est aussi fantastique, aussi fantasmatique, que celui du mythe. En plein cœur du récit, alors que Troppmann s'est installé à une table du bal Tabarin, à Paris, une danseuse « avec un sourire de déesse » apparaît : « la lueur mauve des projecteurs faisait de son long corps nacré une merveille d'une pâleur spectrale. [...] de toute ma vie, je n'avais rien vu d'aussi pur, rien d'aussi peu *réel*<sup>61</sup> ». Rendu au Sphinx, Troppmann renonce à monter dans une chambre : « une lumière irréaliste n'avait pas cessé de m'égarer.<sup>62</sup> » Même – ce rêve de Minerve, où Troppmann croit identifier Dirty sous les traits de la statue de marbre, refait surface dans le souvenir du narrateur :

Soudain, je pensai à mon rêve : dans un éblouissement, ce que j'avais aimé au cours de ma vie surgissait, comme un cimetière aux tombes blanches sous une lumière lunaire, sous une lumière spectrale : au fond, ce cimetière était un bordel ; le marbre funéraire était vivant, il était *poilu* par endroits...<sup>63</sup>

*Dans mon esprit se mêlent la figure du Commandeur, la Minerve, le marbre poilu, le désir macabre de Troppmann, exprimé à la suite du rêve d'Édith, et sa dérive à travers les dancings parisiens, le mythe de Don Juan qu'il invoque dans les aphorismes, et le lit de mort sur lequel il pense mourir ; il y aura aussi le cimetière de Trèves, les bordels de Barcelone... Le Bleu du ciel serait-il ce rêve de Minerve qui revient sans cesse hanter Troppmann et mon souvenir, comme un destin auquel lui ne pourra échapper, comme une image qui pour moi engloutit tout ce que je peux me rappeler de ce livre ?*

Jean-François Louette, dans sa *Notice* au *Bleu du ciel* de l'édition de la Pléiade, affirme que « tout le roman est comparable, sur le plan de son énonciation, assumée à la première personne par Troppmann, à une série de séances psychanalytiques. Le roman évoque la psychanalyse, mais sa voix est aussi littérairement perturbée par elle.<sup>64</sup> » Si l'énonciation en psychanalyse, qui repose sur l'association libre, vise à *ouvrir* le discours à « ce qui tombe » (*Einfall*, dit Freud) dans l'esprit, le récit de Troppmann ne peut en effet se résumer à cette seule analogie. *Le Bleu du ciel* demeure jusqu'au bout sans issue, sans sublimation, bien que le récit s'abandonne aux rêves et aux désirs – il ressemble à l'analyse, mais la ressemblance est rendue *déchirante* par le travail de l'écriture. Le *roman*, l'écriture de la fiction, déborde ce que pourrait être la *parole* de l'analysé, qui d'ailleurs n'advient qu'en la présence, indispensable, d'un interlocuteur « supposé savoir » ; or le lecteur du *Bleu du ciel* n'est jamais en position de savoir, de maîtrise : le récit me consume autant qu'il défait

Troppmann de toute stabilité. Je me trouve dans cette situation de *communication* qui n'est pas un échange, mais une *dépense* qui me dérègle autant que le narrateur, que l'auteur...

Ce dérèglement, je le sens dans la réalité incertaine du récit, mais je le vois aussi dans son agencement : contrairement à la parole analytique qui sans cesse veut masquer ses discontinuités et colmater ses brèches par des liens, le récit du *Bleu du ciel* travaille à faire béer les failles, à déchirer tout rapprochement. Un chapitre chasse l'autre, comme un mauvais rêve. La scène d'orgie londonienne de l'« Introduction » est brutalement coupée par la série d'aphorismes de la « Première partie ». La « Seconde partie », sans reprendre le fil du récit, s'ouvre sur des rencontres avec Lazare, sous le titre du « Mauvais présage » : « Pendant la période de ma vie où je fus le plus malheureux, je rencontrais souvent une femme...<sup>65</sup> » La séquence suivante, « Les Pieds maternels », rompt avec ce qui l'a précédée : « Je rencontrais Lazare moins souvent.<sup>66</sup> » La maladie s'empare de Troppmann qui annonce pourtant, au début du chapitre « Histoire d'Antonio » : « j'avais même oublié d'avoir été malade.<sup>67</sup> » L'anacoluthie fait hoqueter le récit, elle défait les fils de la trame : d'un bout à l'autre du *Bleu du ciel*, c'est bien le récit de Troppmann qui nous est livré, mais comme un montage d'éléments qui s'abolissent les uns les autres, par brusques sautes d'oubli. Si bien qu'à la fin du livre, je ne sais plus ce que j'ai lu, comme si moi aussi j'avais, le temps de ma lecture, fui éperdument quelque cauchemar.

Trouer la trame, démonter le récit, c'est également multiplier les répétitions dans le texte, qui ne sont jamais répétition du même, mais

dégradation, chute, suivant la pente de la chance, de l'informe – à vau-l'eau. Deux fois, Troppmann raconte une scène de masturbation nocturne devant le lit d'une morte. Bien qu'il procède par allusions et périphrases, le premier récit, fait à une Lazare impassible, est relativement clair et intelligible, ponctué par les quelques questions de son interlocutrice. Racontée à Xénie, alors que Troppmann délire sur son lit de moribond, cette même histoire devient une épreuve affreuse : « Je voulais parler et je ne pouvais pas.<sup>68</sup> » Le discours de Troppmann s'entrecoupe de points de suspension, les phrases demeurent incomplètes, tandis que la jeune femme éperdue le supplie de poursuivre – « Parle... Aie pitié de moi... parle-moi...<sup>69</sup> » – avant de s'effondrer. Cette fois-là seulement, Troppmann avoue que la morte était sa mère, dans un soubresaut ; mais la parole a considérablement chu. « J'avais d'abord parlé à Dirty, puis à Lazare... à Xénie.<sup>70</sup> » Le récit à Dirty manque dans *Le Bleu du ciel*. Je me souviens pourtant d'une mère (presque) morte, dès l'« Introduction » : alors qu'ils se retrouvent au Savoy, Dirty secouée par le hoquet et par le rire, raconte à Troppmann de façon totalement décousue comment sa mère « a fait plouf<sup>71</sup> » dans ce même hôtel, parce que le liftier avait mal ajusté la cage d'ascenseur ; « ma mère, elle, ne bougeait pas... elle avait les jupes en l'air... ses grandes jupes..., comme une morte... elle ne bougeait plus...<sup>72</sup> » La répétition – de récits de morte, de récits de mère, de rêves – entrave l'avancée du récit par ses retours altérés, jamais identiques. *J'ai maintenant l'impression de tourner en rond, affamée comme ces « rats [qui] durent rôder autour de deux corps étalés sur le sol<sup>73</sup> » après l'orgie londonienne. Je glisse sur ce que j'avais cru saisir en isolant ces mots, « monstrueuses anomalies ». Je pourrais*

*continuer à tourner sans fin, je n'aurai jamais le ventre repu comme celui de l'homme bien portant qui a dîné. Il faut pourtant aller jusqu'au bout.*

Enfin, c'est au cœur même de la phrase que l'écriture informe travaille à rendre le récit monstrueux, à le faire chuter. Le « vocable » prend le pas sur le sens : « les vocables, écrit Barthes, sont des mots sensibles, des mots subtils, des mots amoureux, dénotant des séductions ou des répulsions (des appels de jouissance).<sup>74</sup> » Écrire par exemple que Dirty, « plus belle que jamais », est « comme un porc », écrire « l'état indicible où elle s'était mise », dégageant « une odeur surie de fesse et d'aisselle », mêlée de parfums bon marché,<sup>75</sup> c'est faire *réellement* éructer la langue, la faire exploser comme un volcan (qui pourrait se nommer « Jésusve », comme cet œil pinéal qui selon Bataille percerait le sommet du crâne). Achever la langue, dépenser les mots, tous les mots – jusqu'au bout.

Barthes écrit encore :

Contrairement à tout un préjugé moderniste qui ne prête attention qu'à la syntaxe, comme si la langue ne pouvait s'émanciper (entrer dans l'avant-garde) qu'à ce niveau-là, il faut reconnaître un certain erratisme des mots : certains sont, dans la phrase, comme des blocs erratiques ; le rôle du mot (dans l'écriture) peut être de couper la phrase, par sa brillance, par sa différence, sa puissance de fissure, de séparation, par sa situation fétiche.<sup>76</sup>

L'expression « mouche dans du lait » revient ainsi à plusieurs reprises dans le récit, *sans raison*, bousculant la phrase : c'est d'abord Xénie aux « vilaines [...] pattes de mouches<sup>77</sup> » dans le cou qui, bientôt saoule, raconte à brûle-pourpoint qu'elle a « vu aux cabinets un vase de nuit plein d'un liquide blanchâtre au milieu duquel une mouche se noyait<sup>78</sup> » ; par la suite, Troppmann repense à la « mouche dans du lait » en voyant son ami Michel, et répète encore : « Il

ressemblait vraiment à la mouche dans du lait<sup>79</sup> » ; puis, dans l'attente fébrile de l'arrivée de Dirty à Barcelone, le narrateur imagine l'apparition de l'avion dans le bleu du ciel, semblable à « une adorable "mouche des cabinets".<sup>80</sup> » Il n'y a pas de chaîne signifiante à établir entre ces occurrences de la mouche : seulement, son insertion dans la phrase en fait un instant vaciller le sens, par sa *besogne* – un « appel de jouissance ».\*

L'écriture dans *Le Bleu du ciel* défait la « redingote mathématique » de la forme, par une pratique ouverte au rêve (au fantasme, à l'hallucination) qui, au-delà de la simple mention, travaille le texte – le *besogne*. Le récit ne connaît pas la contradiction entre le réel et le simulacre, il affirme sa souveraineté par la répétition, la jouissance des « vocables » dans la phrase, l'anacolithe (la littérature pour Bataille est « coupable », criminelle et déchirante). Et c'est la fiction qui permet un tel démantèlement de la forme. Denis Hollier affirme ainsi que l'écriture romanesque chez Bataille est un « geste profondément anti-architectural, geste non pas constructif, mais qui mine et qui ruine au contraire tout ce qui vit de prétentions édifiantes. Il s'agit de rouvrir un trou, de remarquer un creux, une grotte. Ceux précisément que bouchaient les œuvres de l'architecture.<sup>81</sup> » En perçant de trous le *logos*, en écartelant les pages du livre, Bataille pratique des « sorties du texte », pour reprendre l'expression de

---

\* J'ai depuis appris, par hasard, qu'il y avait des mouches dans du lait chez Hegel, noyées de manière tout à fait incongrue dans les pages de *La Phénoménologie de l'Esprit*, comme un appel d'air dans les suffocations du raisonnement. Cf. Hegel, *La Phénoménologie de l'Esprit*, t. 1, traduction de Jean Hyppolite, Paris, Aubier Montaigne, 1939, p. 341.

Barthes, à *perte*. La langue ainsi mise en mouvement, ainsi mise hors d'elle-même, fuit – coule, s'échappe.....

.....

*J'ai oublié quelque chose de noir... Après l'avoir vaguement esquissée, oui, j'ai éludé l'unique scène d'érotisme qui aboutisse dans Le Bleu du ciel (quoique le véritable aboutissement soit la séparation des amants). J'aurai donc soigneusement évité de parler de la mort – cette scène entr'aperçue a eu lieu au cimetière, un premier novembre. Je n'ai pas omis d'en parler par distraction. (Je me souviens d'avoir lu, il y a longtemps, de mauvais textes sur la nécrophilie de Troppmann.) Curieusement, malgré la menace insistante de la mort dans ce livre – Lazare l'oiseau de malheur, la banderole noire claquant à Vienne, le cimetière de Minerve, le rêve d'Édith, la révolution, la maladie... – malgré cette ombre hostile et géante, Le Bleu du ciel me reste comme une affirmation folle, un « oui » clamé contre toute raison, comme l'invitation de Don Juan au Commandeur. « Mais je n'aurais qu'un cri pour répéter l'invitation et, si j'en croyais une aveugle colère, ce ne serait plus moi qui m'en irais, ce serait le cadavre du vieillard.<sup>82</sup> » Affirmation à corps perdu, ou « approbation de la vie jusque dans la mort<sup>83</sup> », ainsi que Bataille définit l'érotisme, et qui mène à toutes les masturbations devant le lit d'une mère morte, qui mène aux cuisses fraîches de Xénie dans ce qui promettait d'être un lit de mort, ou au sexe humide de Dirty dans ce cimetière de Trèves. La mort partout n'est pas disparition, mais excès de l'être, ivresse souveraine. Le Bleu du ciel exhibe peu (si l'on pense aux descriptions provocantes des autres récits de Bataille), mais*

*l'érotisme ne cogne pas moins aux mots, il dépense l'écriture et les corps, il est ce qui « ouvre l'être à un mouvement glissant où il se perd en se donnant, où son excès le met en défaut, le fait manquer à soi.<sup>84</sup> »*

Impuissant face aux événements historiques, impuissant à faire l'amour à la seule femme qu'il a jamais aimée, impuissant à sortir de son cauchemar, le narrateur, soumis à « une ignoble souffrance<sup>85</sup> », *peut encore tout dire, il peut encore faire de la littérature et dépenser la langue jusqu'au dernier mot.* Face à Lazare, face à Xénie, qu'il connaît à peine, Troppmann dit tout : « Je devrais tout vous expliquer. [...] Je racontai ma vie entière à cette vierge. [...] Si vous voulez, je vais tout vous raconter. [...] Il faudrait alors que je te raconte toute ma vie.<sup>86</sup> » *Le Bleu du ciel* est le récit d'une véritable *mise à nu (mise à sac)* qui fait sauter les corsets de l'harmonie, qui pousse la forme à bout, pour révéler la matière insoumise. Et Troppmann d'affirmer : « j'étais certain qu'un jour, *moi*, parce qu'une insolence heureuse me portait, je devrais tout renverser, de toute nécessité tout renverser.<sup>87</sup> » Dès l'« Introduction », l'orgie londonienne dépense les êtres, ouvre les corps sans frein : Dirty et Troppmann, ivres « au dernier degré<sup>88</sup> », s'épuisent en larmes, cris, rires, hoquets, sueurs, renvois, saignements, rots, vomissements, urine et entrailles relâchées :

Muette, Dirty se tenait sur la chaise. Il se passa un long moment [...]. Les domestiques terrifiés virent un filet d'eau couler le long de la chaise et des jambes de leur belle interlocutrice : l'urine forma une flaque qui s'agrandit sur le tapis tandis qu'un bruit d'entrailles relâchées se produisait lourdement sous la robe de la jeune fille, révoltée, écarlate et tordue sur sa chaise comme un porc sous un couteau...<sup>89</sup>

Les humeurs enfouies sous la peau, sous la silhouette, jaillissent par tous les pores, par tous les trous, jusqu'à défaire l'intégrité des personnages. La mise à nu n'est pas un dévoilement de la forme, ce n'est pas une image académique, mais le déchirement de toute forme – informe, encore une fois. Au point que Dirty en devient une bête, un « porc », incapable de parler raisonnablement : elle gémit, elle crie, elle glapit, elle glousse.<sup>90</sup> Là encore, il faut « lire les mots avec force » : écrire que la plus belle, la plus riche des femmes, arrivée au Savoy, devient un vil animal, c'est faire travailler « l'énergie physique d'écrasement » des vocables, comme le suggère Pierre Fédida. Car les mots disposent d'une véritable « action physique » – ou performativité : ils « sont dans la langue l'excès du sexuel ».<sup>91</sup>

Ouvrir les orifices naturels du corps, ce n'est pourtant pas assez. Il faut encore provoquer la coulée, la chute, le mouvement de l'informe, par une pratique sacrificielle de la perforation de l'épiderme. Troppmann, après avoir lu dans une revue d'avant-garde appartenant à Xénie l'histoire d'un curé de campagne retirant un cœur du fumier au bout d'une fourche, enfonce les dents d'une fourchette dans la cuisse de la jeune femme dont il vient de faire la connaissance. « Elle poussa un cri et dans le mouvement désordonné qu'elle fit pour m'échapper, elle renversa deux verres de vin rouge. [...] l'une des dents, plus pointue, avait traversé la peau et le sang coulait.<sup>92</sup> » Ce geste délirant déchire l'apparence de la bourgeoise « désœuvrée et trop riche<sup>93</sup> », il la saigne en la mettant hors d'elle-même – cri, désordre, coulées de vin, de sang. Cependant le sacrifice atteint autant le sacrifié que le sacrificiant : « Je me précipitai : elle n'eut pas le temps de m'empêcher de coller mes deux lèvres à même la cuisse et

d'avalier la petite quantité de sang que je venais de faire couler.<sup>94</sup> » *Et la suite n'est qu'ivresse et tournoiement, jusqu'à ce que Troppmann, après avoir dû ingurgiter un nouveau morceau de corps – le mollet d'une poupée en cire rose – aille s'enfermer dans les cabinets – « je passai un assez long temps à vomir.<sup>95</sup> »* Le sacrifiant et le sacrifié ne sont parfois même qu'une seule et même personne. À peine arrivé à Barcelone, Troppmann apprend que Lazare demandait à se faire « planter des épingles dans la peau<sup>96</sup> », afin de s'entraîner à endurer la torture. Peu après, il se souvient :

comme Lazare, j'avais été sale quand j'étais enfant. [...] Un soir, à la lumière du gaz, j'avais levé mon pupitre devant moi. Personne ne pouvait me voir. J'avais saisi mon porte-plume, le tenant, dans le poing droit fermé, comme un couteau, je me donnai de grands coups de plume d'acier sur le dos de la main gauche et sur l'avant-bras. Pour voir... Pour voir, et encore : *Je voulais m'endurcir contre la douleur.*<sup>97</sup>

Si les raisons de l'épreuve chez Troppmann sont à l'opposé de celles de Lazare, l'un se perçant *pour voir* quand l'autre se donne à la cause révolutionnaire, tous deux poussent leur corps à bout : ils ne l'épuisent pas seulement, ils le souffrent – et deviennent leur corps, deviennent la douleur, comme des bêtes sous le couteau du boucher.

*Je voudrais greffer ici quelques lignes que j'ai lues et relues cent fois avec un même ravissement de petite fille. Je ne saurais expliquer raisonnablement pourquoi ces phrases m'attirent. Elles sont d'ailleurs très mal écrites – la syntaxe boite, et les mots se répètent trop. Mais je les aime, j'aime ces mots que je ne me lasse pas de ressasser, de caresser, de sucer comme une friandise. Alors je vais les découper, les recopier, et les poser là, ci-dessous, juste pour le plaisir.*

*Je me rappelai avoir vu passer, vers deux heures de l'après-midi, sous un beau soleil, à Paris – j'étais sur le pont du Carrousel – une camionnette de boucherie : les cous sans tête des moutons écorchés dépassaient des toiles et les blouses rayées bleu et blanc des bouchers éclataient de propreté : la camionnette allait lentement, en plein soleil. Quand j'étais enfant, j'aimais le soleil : je fermais les yeux et, à travers les paupières, il était rouge. Le soleil était terrible, il faisait songer à une explosion : était-il rien de plus solaire que le sang rouge coulant sur le pavé, comme si la lumière éclatait et tuait ? Dans cette nuit opaque, je m'étais rendu ivre de lumière.<sup>98</sup>*

*Voilà.*

Fou de soleil, Troppmann l'est toujours : comme ces moutons, lui aussi *soleil cou coupé* – Te voici dans la ville sans nom dans la folle ritournelle des « deux vieillards pédérastes » – Te voici à Paris dérivant d'ivresse en ivresse, d'un spectacle de danseuses au Bal Tabarin à la rumba cadencée d'une Allemande chez Fred Payne – Tu déambules à travers la nuit de Barcelone –

*Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie  
Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie<sup>99</sup>*

Troppmann va jusqu'au bout de sa *chance*, poussé par le mouvement de l'informe, par le mouvement de la danse qui anime ses pas. Par danse ici, il faut entendre l'ivresse dionysiaque, la dépense, « la cadence qui évoque la danse à laquelle, d'après Nietzsche, répugneraient les philosophes ; la danse qui, pas davantage que le rire, n'est un argument, ni ne prouve rien, mais qui peut-être, avec le rire, est la seule issue, le seul excès qui échappe à la spéculation philosophique.<sup>100</sup> » Ultime pirouette qui met le sens au supplice, le dérèglement *irraisonné* de tous les sens, *acéphale*, ouvre le récit, « comme si une poche d'encre s'ouvrait dans ma tête<sup>101</sup> », dit Troppmann. La danse, c'est la *cadence* indécente que l'Allemande imprime au buste de la poupée de cire rose – aux

pieds coupés, c'est ce que Nietzsche nomme le « souverain oubli de soi<sup>102</sup> » et qui ressemble à ce « manque à soi » propre à l'érotisme selon Bataille. *Je n'ai pas voulu trop user de ce terme d'érotisme, car son œuvre dans Le Bleu du ciel ne s'exhibe pas : l'érotisme me dépossède là où je ne l'attendais pas, là où il se tapit pourtant – dans la langue. Quant au logos, frappé d'ivresse, il me semble qu'il tourne et dérive au loin, poursuivi par les rêves, je l'entends vaguement crier « à tue-tête<sup>103</sup> », avant de s'affaler avec un rôle d'ivrogne.*

*Je vais tout vous dire.* J'ai voulu interroger les « monstrueuses anomalies » du *Bleu du ciel*, elles n'auront eu de cesse de me déborder. On ne peut pas tout dire. Troppmann veut-il tout raconter, son récit demeure troué. Ce qui reste, après l'écartèlement du temps et l'ouverture à la *chance*, après le travail de l'informe et la contagion du rêve, ce qui reste après l'érotisme qui gonfle la langue et circule à travers les mots, c'est la plus haute idée de la littérature, une littérature hissée à la hauteur déchirante du bleu du ciel, de la vie. « Faut-il vous dire à vous, écrivait Baudelaire à Ancelle, qui ne l'avez pas plus deviné que les autres, que dans ce livre *atroce* j'ai mis tout *mon cœur*, toute ma *tendresse*, toute ma religion (travestie), toute ma *haine*, toute ma *malchance*.<sup>104</sup> » Les monstrueuses anomalies sont les preuves de la fidélité la plus absolue au sens de la littérature, envers et contre la bienséance, envers et contre les conventions littéraires. Les monstrueuses anomalies ne signifient rien, mais portent dans le récit les traces de l'épreuve de l'écriture comme des plaies vives, qui m'écorchent. Encore.

*J'ai trop longtemps repoussé l'écriture de ces pages. À force d'attendre, l'angoisse, la paralysie, m'ont gagnée. Les fantômes se sont accumulés sur Le Bleu du ciel : celui avec qui j'ai partagé l'ivresse de la découverte de ce livre, je l'ai perdu ; celle dont l'amitié me venait d'une communauté inavouable, je l'ai perdue aussi ; plusieurs projets d'écriture sur Le Bleu du ciel ont été abandonnés ; la maison où j'aurais voulu enfermer ce livre pour m'en libérer, je l'ai quittée avant d'avoir pu écrire une ligne ; celui qui ne voudrait plus entendre parler de Bataille, lui, est tout près de moi. Moi aussi, je voudrais ne plus en entendre parler. De toute évidence, je ne pouvais en sortir qu'à écrire, qu'à faire cet essai, réellement et non dans un rêve. À l'issue de cette épreuve, pourtant, j'ai encore la tête trouée, et ce constat dégrisé : Ah, cela n'aura donc été que cela ! Il a fallu que j'écrive cela... Mais à la fin, l'urgence, la nécessité, auront eu raison de mon obstination à ne pas vouloir achever, à ne pas savoir trancher. Je veux maintenant me séparer de ce livre et, en quelque sorte, en oublier l'existence.*

## Notes

- <sup>1</sup> Maurice Blanchot, « La recherche du point zéro », dans *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959, pp. 248-249.
- <sup>2</sup> Georges Bataille, *Le Bleu du ciel*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire » – Jean-Jacques Pauvert Éditeur, 1957, p. 114.
- <sup>3</sup> *Ibid.*, p. 11.
- <sup>4</sup> *Ibid.*, p. 12.
- <sup>5</sup> Francis Marmande, *L'Indifférence des ruines : variations autour du Bleu du ciel de Georges Bataille*, Marseille, Éditions Parenthèses – Chemin de ronde, 1985, p. 16.
- <sup>6</sup> Georges Bataille, *op. cit.*, p. 12.
- <sup>7</sup> Denis Hollier, *La prise de la concorde. Essais sur Georges Bataille*, Paris, Gallimard, 1973, p. 272.
- <sup>8</sup> *Ibid.*, p. 288.
- <sup>9</sup> Georges Bataille, *op. cit.*, p. 13.
- <sup>10</sup> *Ibid.*, pp. 37, 41-42.
- <sup>11</sup> *Ibid.*, pp. 59-60.
- <sup>12</sup> Francis Marmande, *op. cit.*, pp. 14 et 71.
- <sup>13</sup> Georges Bataille, *op. cit.*, p. 137.
- <sup>14</sup> *Ibid.*, p. 147.
- <sup>15</sup> *Ibid.*, pp. 37, 59, 63, 99, 143, 149, 150.
- <sup>16</sup> *Ibid.*, p. 100.
- <sup>17</sup> Georges Bataille, *Sur Nietzsche*, dans *Œuvres complètes*, tome VI, Paris, Gallimard, 1973, p. 85.
- <sup>18</sup> Georges Bataille, *Le Bleu du ciel*, *op. cit.*, p. 203.
- <sup>19</sup> *Ibid.*, pp. 11-12.
- <sup>20</sup> *Ibid.*, p. 175.
- <sup>21</sup> *Ibid.*, p. 13.
- <sup>22</sup> *Ibid.*, p. 11.
- <sup>23</sup> Julien Gracq, « Pourquoi la littérature respire mal », dans *Préférences*, dans *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Gallimard La Pléiade – Éditions José Corti, 1989, pp. 867-870.
- <sup>24</sup> Georges Bataille, *Le Bleu du ciel*, *op. cit.*, p. 12.
- <sup>25</sup> Georges Bataille, *La littérature et le mal*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1957, p. 26.
- <sup>26</sup> *Ibid.*, p. 8.
- <sup>27</sup> *Ibid.*, p. 121.
- <sup>28</sup> Georges Bataille, *Le Bleu du ciel*, *op. cit.*, pp. 95-96.
- <sup>29</sup> Julien Gracq, *op. cit.*, p. 876.
- <sup>30</sup> Georges Bataille, *Le Bleu du ciel*, *op. cit.*, p. 32.
- <sup>31</sup> *Ibid.*, p. 31.
- <sup>32</sup> Denis Hollier, *op. cit.*, p. 238.
- <sup>33</sup> Georges Bataille, *Le Bleu du ciel*, *op. cit.*, p. 143.

- <sup>34</sup> Georges Bataille, *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Gallimard, 1970, p. 217
- <sup>35</sup> Georges Bataille, *Le Bleu du ciel*, *op. cit.*, p. 92.
- <sup>36</sup> *Ibid.*, p. 58.
- <sup>37</sup> *Ibid.*, p. 37.
- <sup>38</sup> *Ibid.*, pp. 108 et 116.
- <sup>39</sup> *Ibid.*, p. 169.
- <sup>40</sup> *Ibid.*, p. 28.
- <sup>41</sup> Jean-François Lyotard, article « Rêve », dans *Encyclopædia Universalis*, corpus 19, Paris, 1989, p. 989.
- <sup>42</sup> Georges Bataille, *Le Bleu du ciel*, *op. cit.*, p. 44.
- <sup>43</sup> *Ibid.*, p. 45.
- <sup>44</sup> *Ibid.*, p. 44.
- <sup>45</sup> *Ibid.*, p. 44.
- <sup>46</sup> *Ibid.*, p. 46.
- <sup>47</sup> *Ibid.*, p. 46.
- <sup>48</sup> *Ibid.*, p. 91.
- <sup>49</sup> *Ibid.*, pp. 78-79.
- <sup>50</sup> *Ibid.*, pp. 82, 84 et 86.
- <sup>51</sup> *Ibid.*, p. 81.
- <sup>52</sup> *Ibid.*, pp. 86 et 89.
- <sup>53</sup> *Ibid.*, p. 79.
- <sup>54</sup> *Ibid.*, p. 162.
- <sup>55</sup> *Ibid.*, p. 162.
- <sup>56</sup> *Ibid.*, pp. 164-165.
- <sup>57</sup> *Ibid.*, p. 138.
- <sup>58</sup> *Ibid.*, p. 137.
- <sup>59</sup> *Ibid.*, p. 81.
- <sup>60</sup> *Ibid.*, p. 31.
- <sup>61</sup> *Ibid.*, p. 67.
- <sup>62</sup> *Ibid.*, p. 68.
- <sup>63</sup> *Ibid.*, p. 105.
- <sup>64</sup> Jean-François Louette, *Notice au Bleu du ciel*, dans Georges Bataille, *Romans et récits*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2004, p. 1046.
- <sup>65</sup> Georges Bataille, *Le Bleu du ciel*, *op. cit.*, p. 37.
- <sup>66</sup> *Ibid.*, p. 63.
- <sup>67</sup> *Ibid.*, p. 119.
- <sup>68</sup> *Ibid.*, p. 105.
- <sup>69</sup> *Ibid.*, p. 106.
- <sup>70</sup> *Ibid.*, p. 106.
- <sup>71</sup> *Ibid.*, p. 19.
- <sup>72</sup> *Ibid.*, p. 19.
- <sup>73</sup> *Ibid.*, p. 18.
- <sup>74</sup> Roland Barthes, « Les sorties du texte », dans *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Points Essais, 1984, p. 300.
- <sup>75</sup> Georges Bataille, *Le Bleu du ciel*, *op. cit.*, pp. 21 et 24.

- <sup>76</sup> Roland Barthes, *op. cit.*, p. 301.
- <sup>77</sup> Georges Bataille, *Le Bleu du ciel*, *op. cit.*, p. 71.
- <sup>78</sup> *Ibid.*, p. 70.
- <sup>79</sup> *Ibid.*, p. 125.
- <sup>80</sup> *Ibid.*, p. 151.
- <sup>81</sup> Denis Hollier, *op. cit.*, p. 52.
- <sup>82</sup> Georges Bataille, *Le Bleu du ciel*, *op. cit.*, p. 32.
- <sup>83</sup> Georges Bataille, *La littérature et le mal*, *op. cit.*, p. 13.
- <sup>84</sup> Denis Hollier, *op. cit.*, p. 137.
- <sup>85</sup> Georges Bataille, *Le Bleu du ciel*, *op. cit.*, p. 32.
- <sup>86</sup> *Ibid.*, pp. 46-47, 53, 105.
- <sup>87</sup> *Ibid.*, p. 151.
- <sup>88</sup> *Ibid.*, p. 17.
- <sup>89</sup> *Ibid.*, p. 24.
- <sup>90</sup> *Ibid.*, pp. 17-19, 26.
- <sup>91</sup> Pierre Fédida, « Le mouvement de l'informe », dans *La Part de l'œil*, no. 10, « Dossier : Bataille et les arts plastiques », Bruxelles, 1994, pp. 21-22.
- <sup>92</sup> Georges Bataille, *Le Bleu du ciel*, *op. cit.*, p. 72.
- <sup>93</sup> *Ibid.*, p. 71.
- <sup>94</sup> *Ibid.*, p. 72.
- <sup>95</sup> *Ibid.*, p. 76.
- <sup>96</sup> *Ibid.*, p. 122.
- <sup>97</sup> *Ibid.*, pp. 148-149.
- <sup>98</sup> *Ibid.*, pp. 149-150.
- <sup>99</sup> Guillaume Apollinaire, « Zone » (*Alcools*), dans *Œuvres poétiques*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1956, p. 44.
- <sup>100</sup> Denis Hollier, *op. cit.*, p. 193.
- <sup>101</sup> *Ibid.*, p. 58.
- <sup>102</sup> Friedrich Nietzsche, *La naissance de la tragédie*, Paris, Éditions Gonthier, 1964, p. 26.
- <sup>103</sup> Georges Bataille, *Le Bleu du ciel*, *op. cit.*, p. 153.
- <sup>104</sup> Charles Baudelaire, lettre à Ancelle du 18 février 1966, cité dans Bataille, *La littérature et le mal*, *op. cit.*, p. 40.

## BIBLIOGRAPHIE

### I. Encore

\* *Les pages indiquées entre parenthèses renvoient aux citations que j'ai incluses dans mon texte.*

BATAILLE Georges, *Le Bleu du ciel*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire » – Jean Jacques Pauvert Éditeur, 1957 (p. 68).

——— *Romans et récits*, Paris, Gallimard « Pléiade », 2004.

BAUDELAIRE Charles, *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, 1980.

BONNEFOY Yves, *Goya, les peintures noires*, Bordeaux, William Blake and Co. éditions, 2006.

COLLECTIF, *Échographie*, Issy-les-Moulineaux, Masson, 2009 (p. 30-32).

CORNEILLE Pierre, *Médée*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1963, pp. 173-192 (p. 6).

DIDI-HUBERMAN Georges, *Ouvrir Vénus. Nudité, rêve, cruauté*, Paris, Gallimard, coll. « Le temps des images », 1999.

DUPONT Florence, *Médée de Sénèque, ou comment sortir de l'humanité*, Paris, Belin, 2000.

GENET Jean, *Notre-Dame-des-Fleurs*, Paris, Gallimard/Marc Barbezat-L'Arbalète, 1948 (p. 53).

GOMBROWICZ Witold, *Yvonne, princesse de Bourgogne*, traduit du polonais par Constantin Jelenski et Geneviève Serreau, dans *Théâtre*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001, p. 13-119.

GUIBERT Hervé, *Le Paradis*, Paris, Gallimard, 1992.

——— *L'Image fantôme*, Paris, Éditions de Minuit, 1981.

GUILLAUD Jacqueline et Maurice, *Goya. Les visions magnifiques*, Paris, Guillaud éditions, 1987.

KAFKA Franz, *Dans la colonie pénitentiaire*, traduit de l'allemand par Bernard Lortholary, Paris, GF-Flammarion, 1991.

KLEIST Heinrich von, *Penthésilée*, traduit de l'allemand par Julien Gracq, dans GRACQ, *Œuvres complètes*, t.1, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, pp. 1047-1119.

——— *Die Marquise von O.../La Marquise d'O...*, traduit de l'allemand par G. La Flize, Paris, Aubier Flammarion, coll. « Bilingue », 1970.

KRAUSS Rosalind et BOIS Yves-Alain, *L'Informe : mode d'emploi*, Paris, Éditions du Centre Pompidou, 1996.

LACAN Jacques, *Encore. Le séminaire, livre XX*, Paris, Seuil, 1975.

LEIRIS Michel, *L'Âge d'homme*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1939.

MALRAUX André, *Saturne. Le destin, l'art et Goya*, Paris, Gallimard, éd. revue et corrigée, 1978.

MARCADÉ Bernard, « Pourriture et Peinture », dans COLLECTIF, *Georges Bataille, une autre histoire de l'œil*, Les Sables d'Olonne, éditions du Musée de l'Abbaye Sainte-Croix, 1991, pp. 87-93.

MICHELET Jules, *La Sorcière*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966 (p. 9).

MÜLLER Heiner, *Médée-Matérialu*, dans *Germania Mort à Berlin et autres textes*, traduits de l'allemand par Jean Jourdheuil et Heinz Schwarzinger, Paris, Éditions de Minuit, 1985, pp. 10-17 (p. 6).

——— *Hamlet-Machine*, dans *Hamlet-Machine et autres pièces*, traduits de l'allemand par Jean Jourdheuil et Heinz Schwarzinger, Paris, Éditions de Minuit, 1979/1985, pp. 69-81.

NEUER Roni et alii., *Ukiyo-e. 250 ans d'estampes japonaises*, traduit de l'anglais par Catherine et Jean-François Allain, Paris, Flammarion, 1985.

OVIDE, *Les Métamorphoses*, traduit du latin par Georges Lafaye, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1992.

PIGEAUD Jackie, *La maladie de l'âme, étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris, Belles Lettres, 1981.

PROUST Marcel, *À la Recherche du temps perdu*, 3 t., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954.

SHAKESPEARE William, *Macbeth*, dans *Œuvres complètes. Tragédies II*, édition bilingue, Paris, Robert Laffont, 1986/1995, pp. 606-727 (p. 6).

SÉNÈQUE, *Médée*, traduction de Florence Dupont, Paris, Imprimerie nationale, coll. « Le spectateur français », 1997 (p. 6, 39, 40, 60).

STENGERS Isabelle, *souviens-toi que je suis médée*, Le Plessis-Robinson, Synthélabo, 1993.

STRAUSS Botho, *Viol, d'après Titus andronicus de Shakespeare*, traduit de l'allemand par Michel Vinaver et Barbara Grinberg, Paris, L'Arche éditeur, 2005.

\*\*\*\*\*

## II. Les monstrueuses anomalies du Bleu du ciel

BARTHES Roland, « Les sorties du texte », dans *Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Seuil, 1984.

BATAILLE Georges, *Le Bleu du ciel*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire » – Jean Jacques Pauvert Éditeur, 1957.

— *La littérature et le mal*, Paris, Gallimard, 1957.

— *Sur Nietzsche*, dans *Somme athéologique*, tome 2, dans *Œuvres complètes*, tome VI, Paris, Gallimard, 1973.

— *Œuvres complètes*, tome I et II, Paris, Gallimard, 1970.

BLANCHOT Maurice, « La recherche du point zéro », dans *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959, pp. 246-255.

DIDI-HUBERMAN, Georges, *La ressemblance informe, ou le gai savoir visuel selon Georges Bataille*, Paris, Macula, 1995.

FÉDIDA Pierre, « Le mouvement de l'informe », dans *La Part de l'œil*, no. 10 « Dossier : Bataille et les arts plastiques », Bruxelles, 1994, pp. 21-27.

FITCH, Brian T., « *Le Bleu du ciel*, le texte réversible », dans *Monde à l'envers, texte réversible : la fiction de Georges Bataille*, Paris, Lettres modernes, 1982.

GRACQ Julien, « Pourquoi la littérature respire mal », dans *Préférences*, Paris, José Corti, 1961.

HOLLIER Denis, *La prise de la concorde. Essais sur Georges Bataille*, Paris, Gallimard, 1974.

———— « La tombe de Bataille », dans *Les Dépossédés*, Paris, Éditions de Minuit, 1993, pp. 73-99.

———— « La valeur d'usage de l'impossible », préface à la réimpression de la revue *Documents*, Paris, Jean-Michel Place, 1991.

KRAUSS Rosalind et BOIS Yves-Alain, *L'informe : mode d'emploi*, Paris, Éditions du Centre Pompidou, 1996.

LOUETTE Jean-François, « Notice » du *Bleu du ciel*, dans BATAILLE, *Romans et récits*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2004.

LYOTARD Jean-François, « Rêve », article de l'*Encyclopædia Universalis*, corpus 19, Paris, 1989, pp. 989-991.

MARMANDE Francis, *L'indifférence des ruines : variations autour de l'écriture du Bleu du ciel*, Marseille, Éditions Parenthèses – Chemin de ronde, 1985.

NIETZSCHE Friedrich, *La naissance de la tragédie*, Paris, Éditions Gonthier, 1964.

\*\*\*\*\*